

L'Illustré
REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

No 35 · 26 août 1943
Lausanne et Zofingue · Prix 40 cts
XXIII^e année — Parait le jeudi

B 1663



**A LA
QUINZAINE
DE
L'ELEGANCE**

CHAPEAU EN PANNE NOIRE
GARNI DE FLANCS DE PARADIS
(MODÈLE REYNE)

Photo Freddy Bertrand en exclusivité

OÙ VA L'ALLEMAGNE ?

Comme le Zarathoustra de Nietzsche, qui avait quitté sa caverne pour enseigner au peuple des villes la religion du « surhomme » et le culte de la « bonne guerre », l'Allemagne est « retournée à sa solitude ». Il lui reste des serviteurs, des obligés et des clients. Mais, avec l'effondrement du fascisme, elle a perdu son seul allié véritable. Et, à la nouvelle de la déposition de M. Mussolini, aucune voix ne s'est élevée, dans les pays de « l'ordre nouveau », pour apporter au Reich le réconfortant hommage d'une solidarité hautement et librement proclamée.

Depuis quelque temps déjà, les dirigeants allemands ne se faisaient d'ailleurs plus d'illusions. Maintenant que les contingents étrangers qui combattaient sur le front de l'Est se sont retirés ou se sont volatilisés dans la tourmente, on ne retrouve plus, dans la presse, les phrases rituelles célébrant la virile amitié qui devait lier, à la vie et à la mort, tous les peuples conscients de leur mission européenne. Alors que les dépêches de Rome exaltaient encore l'héroïque fraternité d'armes des grenadiers allemands et des soldats du roi Victor-Emmanuel, le communiqué final de Berlin ne citait plus, déjà, que pour mémoire le rôle joué dans la bataille de Sicile par « des parties de quelques divisions italiennes ».

« Pour nos soldats, concluait un journal d'outre-Rhin, la formule est désormais très simple : eux ou nous ! » Par « eux », l'auteur de l'article, il le disait lui-même, entendait « la moitié du globe terrestre ». « Nous », ce n'était pas seulement, toujours selon l'expression de Nietzsche, la phalange des « hommes de guerre », pour lesquels la paix la meilleure est la plus courte ; ce sont aussi les vieillards, les femmes et



Parmi les pays qui ont lié leur sort à celui de l'Allemagne, la Hongrie fait preuve de beaucoup d'indépendance depuis que son gouvernement a pour chef M. Nicolas de Kallay. Celui-ci a fait retirer notamment toutes les troupes hongroises qui combattaient sur le front oriental. Appelé à Berlin, le ministre hongrois de la guerre, le général de Csotay, vient d'avoir à ce propos des entretiens avec le haut commandement de la « Wehrmacht ». On le voit ici prenant congé de généraux allemands avant de rentrer à Budapest.

les enfants, car la mobilisation et les bombes ennemies n'épargnent plus personne. Après avoir rêvé, par la voix de son chef, d'un « empire mondial de mille ans », le national-socialisme bande toutes ses forces pour le dernier combat.

Rappel à la réalité

« Cette année 1943, déclarait M. Hitler dans son ordre du jour du 1er janvier, nous réserve encore de sérieuses épreuves, mais elles ne seront pas plus dures que celles de l'année 1942 ». Or, cette prédiction, d'un optimisme pourtant assez mitigé, ne s'est pas réalisée. « La quatrième année de guerre qui touche à sa fin, tout au moins si on considère les choses du dehors, a été remplie, écrivait dernièrement la *Frankfurter Zeitung*, par les lourdes batailles défensives que la *Wehrmacht* a eu à soutenir à l'Est et au Sud. A cela s'ajoutent les attaques terroristes sur la patrie allemande, qui ont causé de graves destructions dans une série de villes et qui ont causé aussi des pertes élevées à la population civile ». Tout cela, on le sait bien. Mais pour comprendre l'impression que ce langage produit sur « l'homme de la rue », il ne faut pas oublier qu'il a été éduqué dans la triple certitude que l'armée allemande était invincible, que jamais une bombe anglaise ne tomberait en territoire national et qu'il n'y au-



Le prince Aymon de Savoie renonce au trône de Croatie. La couronne du petit royaume, créé par l'Allemagne et l'Italie, lui avait été offerte en mai 1941, mais il ne s'était jamais rendu à Zagreb. Sa renonciation est une des conséquences de la chute du fascisme et des difficultés de l'Axe.

M. Scavenius, chef du gouvernement danois et ministre des affaires étrangères, a présenté sa démission au roi Christian, à la suite de l'agitation qui croît sans cesse au Danemark, provoquant une plus grave tension avec les Allemands. Mais les autorités d'occupation l'ont obligé à retirer sa démission.

Que vont devenir les 450 000 ouvriers qui travaillent en Allemagne ?



« L'Italie ne fait plus la guerre, disent les Italiens eux-mêmes, mais elle la subit... » Et le gouvernement du maréchal Badoglio s'efforce de tirer le pays de sa malheureuse position. Que de questions se posent à lui ! Il y a notamment près d'un demi-million d'ouvriers travaillant dans toutes les régions soumises à l'autorité du Reich. Ce sont d'habiles spécialistes occupés surtout à la construction de routes et de fortifications. Ils manqueraient grandement à l'Allemagne s'ils étaient rapatriés.

Maçons italiens au travail quelque part en Allemagne. →



Deux jeunes Italiennes employées outre-Rhin, dans des fermes où leur travail est fort apprécié.



rait jamais plus de « guerre sur deux fronts ». Et, à son désenchantement vient s'ajouter le sentiment d'amer abandon qu'il éprouve à ne plus retrouver nulle part l'ancien visage du pays natal.

En ces heures de péril extrême, le citoyen du troisième Reich est comme perdu dans son nouvel « espace vital ». Qu'importe, en effet, au Bavaïse, au Saxon ou au Rhénan, qui a dû dire adieu à tout ce qui faisait le prix de sa petite vie, que le drapeau à croix gammée flotte sur la vieille citadelle de Belgrade ou sur l'hôtel de ville d'Oslo ? Et que doit éprouver le rescapé du front de l'Est en contemplant sa maison détruite, ou lorsqu'il rencontre le regard hostile ou narquois de l'ouvrier étranger qui a pris sa place à l'usine ou aux champs ?...

Par un cruel retour du sort, la « plus grande Allemagne » est devenue le pays des sans-foyer. A l'armée des prisonniers de guerre et des travailleurs des deux sexes, rafles par la Gestapo dans toutes les parties de l'Europe, se mêle partout l'immense cohue des évacués de la Ruhr, de Hambourg et d'ailleurs qui attendent passivement que l'administration leur assigne un nouveau gîte. A lui seul, ce triste « matériel humain » représente déjà une population flottante de plus de dix millions d'âmes et, avec l'extension prise par les bombardements aériens et par les déportations, ce chiffre va croissant sans cesse.

Puis — sans parler des deuils des familles dispersées et de la terrible tension nerveuse créée par la guerre — il y a encore la promiscuité pénible imposée par la crise aiguë des logements, l'impression d'étouffement provoquée par l'embouteillage des transports, par l'affectation forcée de la main-d'œuvre, par les réquisitions incessantes, par les difficultés du ravitaillement, par les interminables formalités sans lesquelles on ne peut plus rien entreprendre, et par cette



Ces jours-ci, l'Espagne est au premier plan de l'actualité politique et des relations diplomatiques. Le général Franco eut de longs entretiens, non seulement avec l'ambassadeur du Reich, M. von Moltke (ci-dessus, au centre, avec le caudillo, à gauche, et M. Jordana, ministre des affaires étrangères, à droite), mais encore avec sir Samuel Hoare (notre portrait de droite), représentant de la Grande-Bretagne. De là à conclure que le chef du gouvernement espagnol servirait d'intermédiaire pour la paix !...



M. Litvinov, ambassadeur de l'U.R.S.S. à Washington, vient d'être rappelé à Moscou par M. Staline. Ce rappel, suivant celui de M. Maïsky, le représentant russe à Londres, a fait sensation. On a voulu y voir un signe du mécontentement du dictateur russe, devant l'inattendue conférence de Québec. Mais peut-être Staline désire-t-il simplement avoir auprès de lui deux hommes particulièrement au courant des intentions anglaises et américaines.

rationalisation impitoyable qui réduit les individus à l'état de petites mécaniques interchangeables. En vérité, l'image que la presse nationale-socialiste elle-même donne des conditions d'existence du peuple allemand ne diffère plus guère des descriptions qu'on lisait dans les mêmes journaux, il y a quelques années, de la vie menée par les habitants du « paradis des Soviets ».

Reprise en mains

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les porte-paroles du régime multiplient les appels à l'esprit de sacrifice et à la ferveur patriotique des masses. L'ancien slogan, selon lequel le gouvernement avait « tout calculé et tout prévu » ayant subi, dans la pratique, le plus cinglant des démentis, le docteur Goebbels lui-même répète maintenant sans cesse que la meilleure garantie de la victoire finale réside dans la force morale de la nation et dans cette foi inébranlable que la race germanique doit avoir en ses destinées. Mais, en même temps, les pouvoirs publics prennent toutes les mesures pour parer aux défaillances possibles et à toute velléité de défection.

Parmi les innombrables mesures de police édictées ces temps derniers, l'une des plus frappantes est celle qui vise

la « D.O.B. », ou Ligue des officiers allemands, qui avait des sections dans toutes les localités importantes du Reich, à laquelle appartenaient la plupart des chevronnés de la première conflagration mondiale, et qui est désormais placée sous le contrôle direct des *Waffen S.S.* Sans vouloir en tirer des déductions précipitées, il y a là, en effet, une indication symptomatique sur l'état des relations entre les éléments de l'ancienne armée et la garde du parti, question qui revêt une actualité nouvelle à la suite de tous les bruits qui ont couru concernant le grand conseil de guerre tenu récemment au quartier général du Führer et l'existence d'un fort courant d'opinion réclamant l'instauration d'une dictature purement militaire...

Mais c'est naturellement dans les pays occupés que cette reprise en mains s'affirme avec le plus de rigueur et de véhémence. On ne cherche même plus à sauvegarder les apparences de la « collaboration » et les partisans de « l'ordre nouveau » sont aussi durement menés que les autres. De ce point de vue, le cas de la Norvège est particulièrement typique. Les fonctionnaires et les militants des organisations extrémistes, qui avaient épousé avec enthousiasme la cause de l'Allemagne, doivent s'engager par un serment d'obéissance absolue, même lorsqu'ils sont appelés à traquer leurs propres compatriotes et, à la moindre faiblesse, ils sont traduits devant une juridiction spéciale qui ne prononce que des arrêts de mort ou des peines d'emprisonnement de dix ans et plus. Ils sont considérés en somme comme la légion étrangère du national-socialisme et, à ce titre, ils sont soumis à une discipline plus sévère encore que les troupes d'occupation.

D'autre part, les ordonnances du *Gauleiter* Sauckel concernant le travail forcé sont appliquées, d'un bout à l'autre de l'Europe, avec une implacable minutie. En Belgique, et sur un total de huit millions environ d'habitants, plus de 700.000 ont déjà été déportés en Allemagne et on est convaincu, là-bas, qu'il ne s'agit pas seulement d'une mobilisation de main-d'œuvre, mais d'une véritable razzia d'otages tendant à prévenir toute tentative d'insurrection au cas d'un débarquement des troupes alliées.

Cependant, ces méthodes brutales ont eu pour principal effet de donner un nouvel et puissant élan aux divers mouvements de résistance. Pour nous en tenir à nos deux exemples, les membres du parti Quisling, en Norvège, démission-

nent ou désertent en masse et, en Belgique, les autorités d'occupation ont dû procéder à d'immenses battues pour donner la chasse aux innombrables réfractaires réfugiés dans la forêt des Ardennes ou cachés dans les villes. Le spectacle de ce qui se passe en France, où la police nationale seconde pourtant activement les agents de la Gestapo, démontre également que, passé une certaine limite, la politique du poing de fer se retourne finalement contre celui qui l'applique.

Vers la « bataille d'Europe »

Le ministre de la propagande déclarait un jour que le Reich est parfaitement en droit d'employer des « moyens drastiques » à l'égard des peuples renitents, qui s'obstinent à ne pas comprendre qu'il ne demande qu'à faire leur bonheur. Mais il ne s'agit plus, aujourd'hui, de faire le bonheur des peuples. L'Allemagne a des soucis autrement pressants. Selon le mot de l'un de ses journalistes, l'Europe ne représente plus, pour elle, qu'un « champ de forces », un terrain de manœuvres, un garde-manger et une usine de guerre. Les commentateurs officiels présentent les préparatifs d'invasion des Alliés comme la justification même rétrospective des attaques brusquées lancées par la *Wehrmacht* contre les petits pays neutres. Grâce à ces initiatives hardies, les batailles décisives, déclarent-ils, se dérouleront ainsi à la périphérie du continent. « Entre les fronts de combat et la patrie, écrivait encore la *Frankfurter Zeitung*, s'étendent de vastes territoires dont les forces humaines et matérielles sont par tout à la disposition du haut commandement... »

S'il ne parvient pas à rejeter l'envahisseur à la mer, celui-ci pourrait donc continuer à appliquer longtemps cette stratégie des « replis élastiques » qu'il a inaugurée cette année en Tunisie, en Russie et en Sicile. « Cependant, chaque nouveau recul restreindrait d'autant le « potentiel » du Reich, déjà sensiblement entamé, et réduirait dangereusement la distance que l'aviation ennemie a encore à parcourir pour semer la destruction dans son « réduit national ». C'est pourquoi les dirigeants de Berlin ne se résoudront qu'à la dernière extrémité à procéder à de sérieux raccourcissements du front, et c'est également la raison pour laquelle ils ne rendront sa parole à l'Italie que s'ils y sont absolument contraints et forcés.

Paul DU BOCHET.



L'offensive aérienne contre l'Allemagne continue avec violence. Partout les populations se préparent au pire. C'est ainsi qu'à Berlin, les enfants des écoles s'en vont chercher avec leurs parents le sable qui servira à la lutte contre les bombes incendiaires.



A Rome, dramatique rapprochement dans les ruines provoquées par le deuxième bombardement américain. Un pompier, une nonne, un prêtre et un civil collaborent côte à côte aux travaux de sauvetage.



Le peuple anglais est dans l'attente de graves événements. Les préparatifs d'invasion du continent se font plus pressants. Toute une zone, au sud-est du pays vient d'être interdite et de grandes manœuvres se sont déroulées. Le roi a assisté au puissant déploiement des forces de la *Home fleet*. Le voici saluant des officiers supérieurs à bord du vaisseau amiral *Duke of York*.

VICTOIRE DE NOS TIREURS CONTRE LES SUÉDOIS



Kurt Johansson, le meilleur des Suédois, s'est classé premier au petit calibre et à l'arme libre, tandis qu'il prenait la deuxième place à l'arme de guerre, derrière Zimmermann et ex-aequo avec Josias Hartmann, de Lausanne. Malgré la supériorité de Kurt Johansson à l'arme libre, nos représentants ont dépassé les Suédois de près de 100 pts, totalisant 4326 pts, avec la belle moyenne de 540,75 pts, pour les huit tireurs classés.



A l'arme libre, c'est Robert Burchler qui fut le meilleur des nôtres. Le résultat qu'il a obtenu (549 pts) le place au deuxième rang, K. Johansson ayant fait 553 points.



Au pistolet, c'est également une belle victoire suisse qu'ont pu fêter nos tireurs. Büchi, premier classé, a fait un total de 548 points.



A droite : Notre vétéran Zimmermann, si souvent victorieux déjà dans des rencontres internationales, a de nouveau fait triompher nos couleurs, en se classant premier à l'arme de guerre avec 529 points. Dans l'ensemble, les Suisses ont donc remporté trois victoires d'équipe, arme de guerre, arme libre et pistolet, et n'ont subi qu'une défaite au petit calibre.

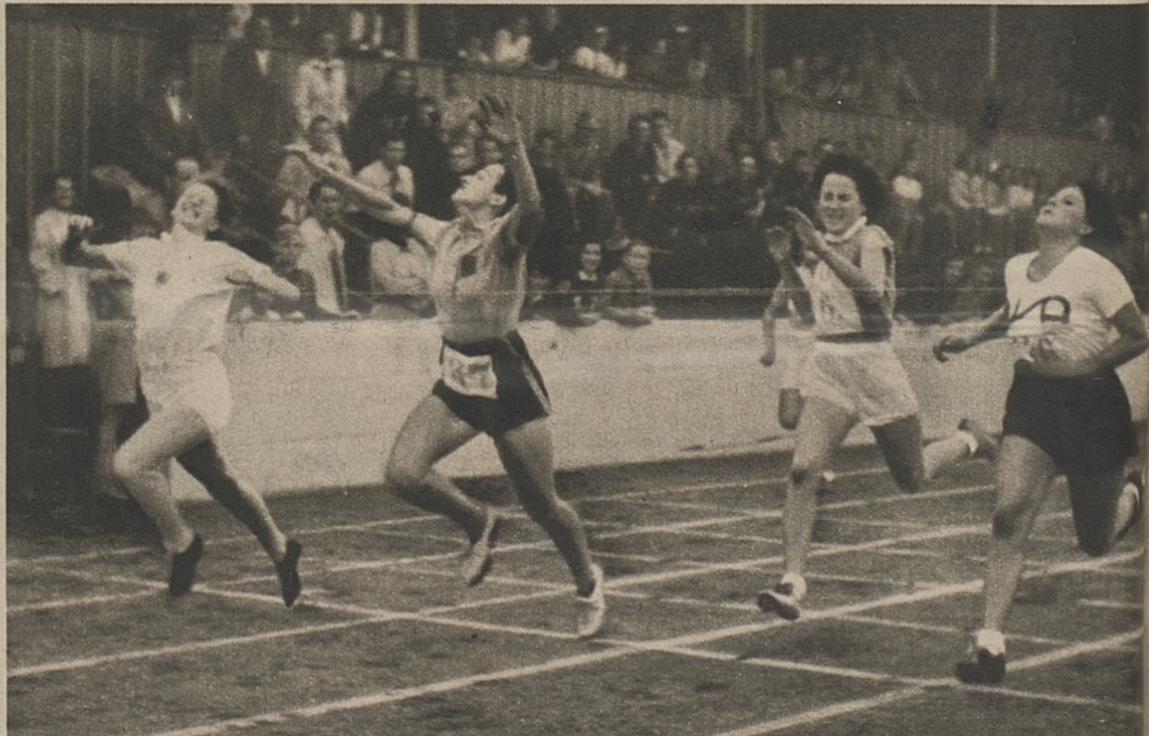
L'ACTUALITÉ SPORTIVE



Aux championnats de polyathlon à Lucerne, Nussbaumer d'Olten (que l'on voit lançant ici le javelot) a remporté le titre national, devant Wyss (Lausanne-Bourg).



Aux championnats suisses féminins d'athlétisme, à Bâle, Mlle Brigitte Eichenberger, seule représentante de la Suisse romande, s'est fort bien comportée.



Le sprint de la course de vitesse de 60 m. au match d'athlétisme féminin de Bâle. Nelly Schär, de Granges, gagne dans un fort beau style.



← † Arnold Gassmann, directeur général des douanes, est mort subitement à l'âge de 70 ans. Entré en 1894 dans l'administration fédérale, il lui a rendu de précieux services.



† Le chanoine Bussard, → de l'abbaye de St-Maurice, est décédé dans sa 41^{me} année. Il avait été le secrétaire particulier de Mgr Burquier et était journaliste et écrivain.



← M. Silv. Sganzi, professeur au Lycée de Lugano, a été nommé recteur de la fameuse école tessinoise à la place du poète Francesco Chiesa.



† Lt-colonel Rochat, → instituteur à Bussigny (Vaud) et officier dont les qualités étaient appréciées, est décédé brusquement lors d'une marche. Il était âgé de 43 ans.

(Cens. VI. F. 13186)



A Rapperswil s'est déroulée dimanche, sous les auspices de la Nouvelle Société helvétique, la 21^{me} journée des Suisses de l'étranger. M. de Steiger, conseiller fédéral, y a prononcé un discours justifiant certaines des mesures récemment prises par nos autorités.



Mouillé dans le port de Lisbonne avec une importante cargaison comprenant notamment du café et du coprah, le navire suisse Chasseral vient d'être la proie des flammes. Cette belle unité de la flotte qui nous est si utile, jauge 7000 tonnes. Le Chasseral allait poursuivre son voyage sur Gênes, quand le feu l'atteignit.

Bilan de la

4^{me}

année de guerre

Cette quatrième année de guerre s'ouvrit sous le signe de la grande offensive qui devait amener la *Wehrmacht* jusque sur les bords de la mer Caspienne. « Nous écraserons l'ennemi à l'est, déclarait, le 4 octobre dernier, le maréchal Goering, et, alors, nous aurons un mot à dire à l'Angleterre !... » Mais l'avenir n'est à personne. Le 30 janvier, dixième anniversaire de l'avènement du régime national-socialiste, la nouvelle se répandait à Berlin de la capitulation de l'armée Paulus. En quelques semaines, les Allemands reperdirent ainsi, sur le front de l'Est, tout le bénéfice d'une année d'efforts surhumains. En même temps, de graves événements se préparaient en Europe occidentale et en Méditerranée.

Tandis que l'aviation anglo-américaine multipliait ses attaques contre les « centres vitaux » de la *Festung Europa*, la plus grande flotte que le monde ait jamais vue se présentait, le 8 novembre, devant les ports du Maroc et d'Algérie. Pour parer à cette menace imprévue, le commandement allemand occupa tout le territoire français, la Corse et la Tunisie et chercha à mettre la main sur la flotte de guerre internée à Toulon. Trop tard. Les dramatiques épisodes de la campagne d'Afrique sont encore présents à tous les esprits :

22 janvier, chute de Tripoli, 16 avril, effondrement de la ligne Mareth; 7 mai, prise de Bizerte et de Tunis. Dès lors, les événements vont se précipitant : 11 juin, occupation de Pantellaria; 10 juillet, débarquement des Alliés en Sicile... c'est la bataille d'Europe qui commence !

« Il arrivera une fois dans ce combat qu'une première puissance s'effondrera, déclarait M. Hitler dans son dernier message de Noël. Nous savons que ce n'est pas l'Allemagne. » Le *Führer* se doutait-il que cette puissance serait l'Italie fasciste ? Et par une coïncidence frappante, la disgrâce de M. Mussolini est survenue un mois, jour pour jour — 4 juin et 4 juillet — après la constitution définitive, à Alger, du Comité français de libération nationale.

D'autre part, la grande campagne sous-marine montée par l'amiral Dönitz a abouti jusqu'ici à un échec complet, le Japon qui parlait de « pulvériser » l'Australie est acculé à la défensive et non seulement l'armée russe a réussi à contenir la furieuse

ruée de la *Wehrmacht*, mais pour la première fois, elle lance à son tour, une « offensive d'été » qui a obligé l'envahisseur à abandonner quelques-unes des meilleures positions de sa fameuse « ligne d'hiver »...

Ainsi, cette quatrième année de guerre prend fin, pour les Alliés, sur une série de victoires éclatantes. Mais encore une fois, l'avenir n'est à personne et, pour gagner vraiment la guerre, il faut encore gagner la paix. Or, si le geste de M. Staline (22 mai), procédant à la dissolution du Komintern prive les partisans de « l'ordre nouveau » de l'un de leurs meilleurs arguments, les multiples controverses auxquelles donnent lieu le différend polono-soviétique, la reconnaissance du comité d'Alger, le règlement éventuel de la question italienne et l'attitude d'abstention systématique adoptée par le gouvernement de Moscou à chaque rencontre du président Roosevelt avec M. Churchill, prouvent aussi que l'union est loin d'être parfaite au camp des Nations Unies.

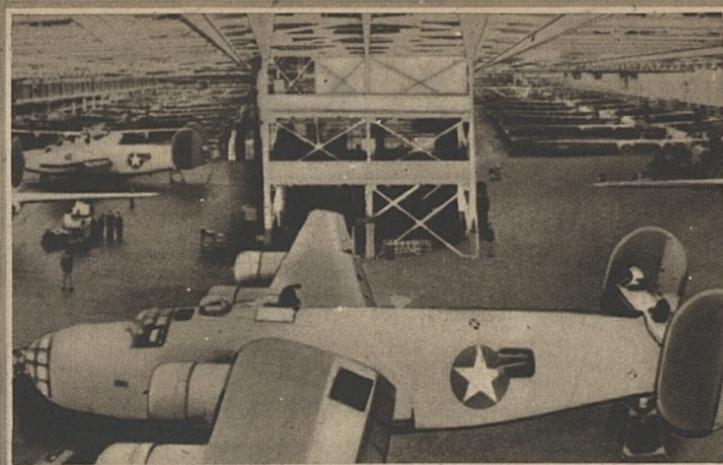
P. D. B.

Les Alliés ouvriront-ils, oui ou non, un second front ?

Question essentielle qui, au seuil de la quatrième année de guerre, préoccupait au plus haut point l'opinion mondiale et surtout le gouvernement soviétique dont les appels pour l'établissement d'un second front se répétaient inlassablement. Le 28 janvier 1943, la question a été résolue par l'affirmative. A l'issue de la Conférence imprévue de Casablanca (14 au 24 janvier),



« l'horaire de guerre » des puissances anglo-saxonnes pour les mois à suivre prévoyait : 1) l'établissement d'un second front; 2) l'anéantissement total et rapide des forces de l'Axe; la capitulation inconditionnelle de l'Allemagne, du Japon et de l'Italie. La Conférence ne promettait pas la fin de la guerre pour 1943, mais en revanche des changements décisifs dans la situation.



L'extraordinaire essor de la production de guerre des Etats-Unis.

Une première base sur laquelle se fonde l'effort militaire des Alliés au cours de la quatrième année de guerre, est constituée par l'industrie américaine, dont le développement passe l'imagination, et dont les réserves en matières premières et en main-d'œuvre sont inépuisables. Des usines énormes — telles celles de Ford — ont été transformées en industries de guerre. D'autres entreprises géantes ont littéralement jailli du sol, aussi bien dans les sables du Texas que sur les côtes du Midwest. Des files ininterrompues de tanks, de canons, de véhicules, d'armes et d'avions sont sorties des usines pour s'en aller rejoindre le front dans les cinq parties du monde. « Le rythme de la production sera intensifié au point que pendant cette année nous sortirons 125.000 avions dont 100.000 appareils de combat » a déclaré Roosevelt dans son message au Congrès. La production de l'industrie américaine est considérée comme l'atout principal sur tous les fronts des Alliés : sur terre, dans l'air et sur mer.



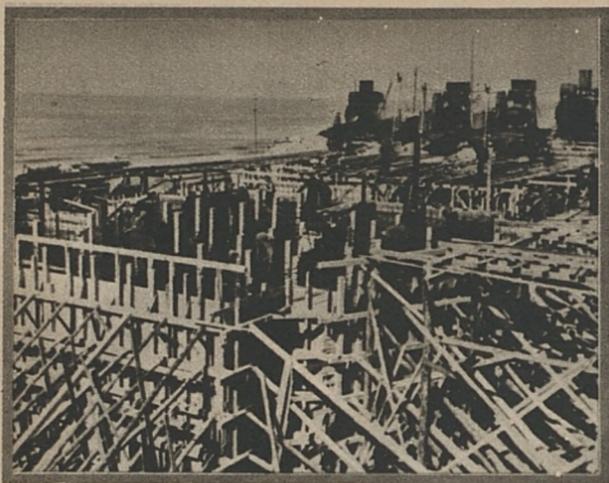
La puissance défensive russe dépasse toutes les prévisions.

Autre base sur laquelle les Alliés se sont appuyés au cours de la quatrième année de guerre : la puissance défensive immense des Soviétiques. A la fin de 1942, la Russie semblait à terre. Les blindés allemands s'approchaient du Caucase et de la Volga. Mais un ordre de Staline : « Plus un pas en arrière, la victoire ou la mort ! » galvanisa la résistance. Les Russes contre-attaquèrent et leurs offensives, coupées de quelques relais se poursuivent aujourd'hui, ayant inscrit dans leurs bulletins de victoire les noms de Stalingrad, Koursk, Orel, Biélorod. L'ardeur belliqueuse des armées soviétiques ne fléchit pas et les réserves semblent inépuisables. — Ci-dessus : Stalingrad.



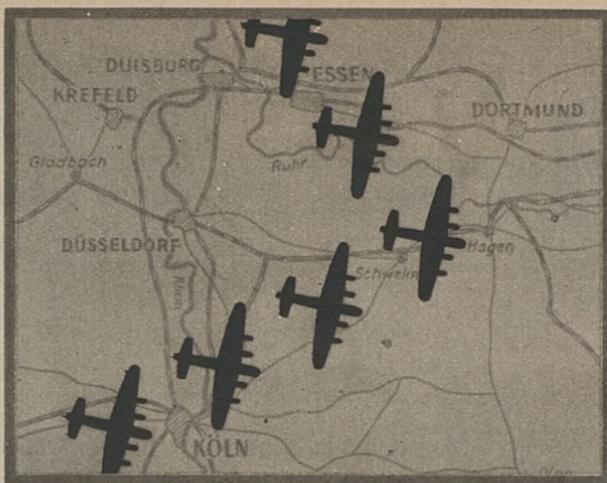
Vers un second front.

« La route de Berlin passe par le Caire », écrivait au début du mois d'octobre 1942 une revue anglaise. L'opinion accueillit cette déclaration comme une boutade. Quinze jours après, ayant achevé ses minutieux préparatifs, Montgomery passait à l'attaque à El-Alamein. L'Axe fut dès lors contraint de livrer deux batailles gigantesques, l'une en Lybie et l'autre à Stalingrad. Les Anglo-Saxons avaient forgé une épée nouvelle. Le jour où cinq divisions italiennes se laissaient encercler au col d'Halfaya, le 8 novembre 1942, les troupes anglaises et américaines débarquaient en Afrique du Nord et occupèrent Alger, Oran, Rabat et Casablanca. Les forces de l'Axe se précipitèrent dans la France libre et arrivèrent aussi en Tunisie pour y soutenir une grande campagne de retardement. Mais le destin avait parlé. Après une longue offensive, les Alliés entraient le 10 mai 1943 à Tunis et à Bizerte. Quatre jours après, la résistance de l'Axe en Afrique s'était effondrée. Un champ d'opérations pour des armées énormes, un tremplin pour le second front passaient dans le camp allié.



La «forteresse Europe»

Pendant cette quatrième année de guerre, les Alliés vont fermer le cercle qui entoure l'Europe. L'Axe combat dans les steppes de l'Est, il a installé ses positions sur toutes les côtes du continent, de Hammerfest à l'île de Crète. L'aspect de la guerre change lentement. De la guerre-éclair on passe à la guerre de position, de l'offensive à l'attente, à l'abri de remparts et de murailles. Les régions côtières sont pourvues, par les soins de millions de travailleurs venus des pays occupés, de fortifications innombrables qui se dissimulent dans le sol, aussi bien le long des dunes de l'Atlantique que dans les rochers de la Méditerranée. Des lignes fortifiées traversent également les centres vitaux de l'Europe. L'Axe est prêt à repousser l'invasion. Il y a 40 divisions sur la côte de l'Atlantique, 15 divisions dans le Midi de la France, 20 divisions en Italie, 17 divisions dans les Balkans et 10 en Norvège. — Ci-dessus : Construction d'un fort.



L'Europe reste ouverte du côté du ciel

Les Alliés, au cours des trois dernières années, ont fait de leur aviation non seulement une arme auxiliaire, mais une arme offensive qui, en 1943, va prendre sa part personnelle au jeu stratégique. Les villes, les centres industriels, les voies de communication, les installations militaires de l'Axe, aussi bien en Italie et en Allemagne que dans les pays occupés, sont soumis à un bombardement incessant. La guerre aérienne est une forme décisive de l'offensive et elle se poursuit sans égards pour la population civile. Il s'agit d'abattre l'ennemi derrière ses remparts, ou tout au moins de le secourir assez pour qu'il n'offre qu'une faible résistance à l'invasion prévue. Après la bataille aérienne d'Angleterre, en 1940, on assiste à un assaut encore plus furieux, mais contre les villes allemandes ou occupées et contre l'Italie. Des cités comme Hambourg, Cologne, Naples sont détruites dans une proportion atteignant jusqu'à 80 %.



La guerre sous-marine

En appelant l'amiral Doenitz au poste de grand-amiral de la flotte allemande, l'Allemagne avait de nouveau fondé de grands espoirs sur la guerre offensive des sous-marins. On annonçait que 850.000 tonnes avaient été envoyées par le fond au mois de mars. Ce chiffre tombait en juin à 107.000 tonnes. La défense alliée contre le sous-marin invisible s'opère à l'aide des moyens les plus différents : constructions navales illimitées, attaques contre les bases des sous-marins, perfectionnement des appareils d'acoustique, protection des convois par des cuirassés, sécurité des zones dangereuses assurée par l'aviation. L'Allemagne reconnaît l'affaiblissement de l'arme sous-marine sans toutefois y renoncer. De l'avis des Américains, exprimé par la bouche d'Elver Davies, elle a perdu la bataille des U-Boots : « Nous avons transporté 2 millions d'hommes des Etats-Unis en Europe et en Afrique du Nord. Les sous-marins n'en ont pas tué 200. »



Plusieurs Etats en guerre aspirent à la paix

Aux frontières de la Russie combattent de petits Etats qui sont entrés en guerre dans l'espoir d'une prompte défaite du colosse moscovite. La quatrième année de guerre leur apporte d'amères désillusions. La Finlande a supporté des charges matérielles exorbitantes. La Roumanie a vu ses armées fondre sur les champs de bataille de l'Est. La Hongrie a retiré ses troupes de la zone des opérations et la Bulgarie non-belligérante escompte des circonstances favorables qui lui permettront de tirer des avantages des futures constellations politiques. Les négociations politiques de ces divers pays laissent parfois paraître leur lassitude de la guerre. — Ci-dessus : Le maréchal finlandais Mannerheim.



Résistance dans les pays occupés

On constate dans tous les pays occupés une résistance qui s'exprime par les moyens les plus divers. En Yougoslavie et en Grèce, les partisans sont assemblés en unités organisées et commandées. En Pologne, les partisans ont levé l'étendard de la révolte. En France, c'est l'opposition au service obligatoire du travail, les actes de sabotage qui se multiplient. En Hollande les mesures prises pour l'adaptation à la guerre totale ont provoqué des troubles et des exécutions d'otages. Au Danemark, les protestations des démocrates se font connaître par la voie du scrutin. En Norvège enfin, les autorités d'occupation et le gouvernement à leur dévotion se heurtent à de grosses difficultés provoquées par l'attitude de la population.



Efforts inouïs de l'Allemagne

La défaite de l'Axe sur quelques champs de bataille, l'échec de la guerre sous-marine, les bombardements répétés de l'aviation alliée, les mesures prises pour la défense de la forteresse Europe ont fait voir au Reich toute la gravité de sa situation. Se cabrant contre le destin menaçant, il multiplie ses gigantesques efforts : travail généralisé, formation de toutes les réserves disponibles, appel à des millions de travailleurs étrangers, déplacements des industries, renforcement de l'autorité et de la sécurité à l'intérieur du pays. Le national-socialisme expose clairement au pays que l'heure décisive a sonné. Enfin, c'est sous le coup des durs assauts de l'ennemi que le soldat, sur le front de l'Est, le déapiste dans les villes d'Allemagne, et l'ouvrier derrière ses machines, vivent leur quatrième année de guerre.



Projets de réorganisation des gouvernements en exil

Tandis que la plupart des gouvernements en exil ne poursuivent d'autre dessein que celui de rentrer dans leur patrie libérée, d'autres, et singulièrement les gouvernements slaves, discutent d'ores et déjà la forme future de leurs Etats. Peu après la rupture des relations diplomatiques entre la Pologne et la Russie, survint la mort tragique du président Sikorski. La question de sa succession comme aussi l'attitude à prendre à l'égard des problèmes de demain ont fait l'objet de longues et vaines discussions. On en a vu l'effet lors de la rupture des conversations tendant à une alliance fédérative avec la Tchécoslovaquie. La Russie s'en est prise au gouvernement yougoslave en exil qui s'efforce de trouver des formules acceptables pour les temps qui suivront la guerre. Ci-dessus, M. Bénès et le général Sikorski.



Terre des réserves

L'Amérique du Sud, dont les Etats sont pour la plupart entrés en guerre, sans y participer beaucoup d'une manière active, est le coin du globe le moins touché directement par le conflit. Les tendances panaméricaines, la politique de bon voisinage poursuivie depuis une dizaine d'années par les Etats-Unis du côté du Pacifique, ont amené les Américains du Sud à sortir de leur réserve. Ils apportent ainsi aux Alliés les trésors d'une nature riche ainsi que leurs flottes de commerce et la libre disposition de leurs régions côtières. La République argentine est le seul Etat qui fasse ostensiblement exception. La révolution de palais du mois de juin qui a porté au pouvoir le général Ramirez, n'a pas modifié cette situation. — Ci-dessus : Un défilé de troupes argentines.



Projets pour l'après-guerre

D'ores et déjà tous les peuples se préoccupent des conditions de l'après-guerre et, forts des expériences faites après la première guerre mondiale, ils placent au premier plan la question sociale. Tandis qu'autrefois S. d. N. et B. I. T. s'étaient occupés de ces problèmes et que les puissances de l'Axe avaient elles aussi exposé un programme, ce n'est qu'au cours de la quatrième année de guerre, lorsque les Alliés eurent pris confiance, que les projets anglo-saxons touchant les réformes de la vie sociale et économique ont passé au premier plan. Rien de définitif n'est encore décidé. On sait simplement que le monde se trouvera en présence de tâches infinies et que les gouvernements devront mettre tout en œuvre pour éviter des troubles sociaux.



La Chine se défend de toutes ses forces

En Chine, la guerre dure depuis sept ans. Depuis l'agression japonaise près du pont de Marco-Polo à Peïping, les Chinois ont perdu toute l'immense côte avec Shanghai, Canton, Hankéou et Nankin. Les Japonais ont verrouillé la route de Birmanie et tenté en plusieurs offensives de grand style de briser la résistance chinoise. Mais la Chine se procurait un matériel moderne, l'armée de Tchang Kaï-Chek se réorganisait et développait ses qualités combattives. Tandis que le général envoyait sa femme, une admirable collaboratrice, en Amérique où par ses sollicitations pressantes elle réussit à convaincre les Yankees, il sauvait lui-même ses armées d'une situation périlleuse, animait leur ardeur et amenait les Japonais à des combats désespérés dans la vallée du Yangtsé. — Ci-dessus : Mme Tchang Kaï-Chek et le président Roosevelt.



Le Japon est contraint à la défensive dans le Pacifique

La poussée japonaise vers le Sud du Pacifique a été arrêtée dans les mers qui bordent le Nord de l'Australie. Mais les Américains ont à compter avec un adversaire singulièrement obstiné. S'il a perdu, en suite des offensives australo-américaines du mois de mars d'importantes positions dans les îles Salomon et si, par les opérations du mois de juin, ses positions-clés les plus essentielles sont menacées, il n'a toutefois subi de revers définitif ni dans le Sud ni dans les îles Aléoutiennes. « Chaque progrès nouveau dans le Pacifique ne fait que rendre plus sensible l'importance des forces en présence sur ce théâtre de la guerre et celle de la tâche à accomplir » a écrit un reporter londonien. En Amérique, on croit communément que la guerre dans le Pacifique durera encore au moins jusqu'en 1949. — Ci-dessus : Soldats américains en Nouvelle-Guinée.



La chute du fascisme

Mussolini est tombé après vingt et une années de règne. L'homme qui a imposé à son pays sa volonté inflexible et qui a cru désigner à l'humanité des voies nouvelles, a été contraint, par ses propres partisans, de quitter le pouvoir le 25 juillet dernier. Il a conduit le peuple italien dans des aventures militaires aux fortunes diverses : conquête de l'Abysinie, participation à la guerre civile espagnole, guerre contre la France et la Grande-Bretagne. En fin de compte l'Italie se trouve en présence de dangers menaçants. Las de la guerre, épouvanté par les bombardements, excédé de la tutelle politique qui lui était infligée, privé d'une aide suffisante de la part de l'Allemagne, le peuple de la péninsule a renversé le fascisme. Mais le successeur de Mussolini a déclaré : « La guerre continue ! » Aussi les bombardements et les opérations d'invasion des Alliés se poursuivent-ils.



Le sort de la France

L'empire français a été à nouveau fortement secoué : débarquement des troupes anglo-américaines au Maroc et en Algérie, descente de parachutistes allemands en Tunisie, occupation de la partie de la France encore libre par les Allemands et les Italiens, discussions acerbes entre les diverses fractions d'exilés, paroles amères contre le représentant du maréchal qui a tenté en Afrique du Nord de prendre le pouvoir et qui invitait la flotte à échapper à l'emprise allemande, assassinat de Darlan et sabordage de la flotte à Toulon. A la fin de la quatrième année de guerre, l'empire colonial français, à l'exception de l'Indochine, est rangé résolument aux côtés des Alliés. Dans le pays même, Laval continue, en dépit de l'opposition de ses compatriotes, à jouer la carte allemande. — Ci-dessus : Toulon.



L'Espagne et la Suède

L'Espagne voit diminuer ses chances d'obtenir un avantage en prenant position dans le conflit. Franco évite, avec une prudence égale, d'entretenir des rapports trop étroits avec les puissances de l'Axe et de donner des gages aux Alliés. Tandis que l'Angleterre a des sympathies pour les milieux monarchistes espagnols, les républicains qui se sont enfuis en Amérique latine y entretiennent une agitation hostile à Franco. Enfin le gouvernement de Madrid continue à considérer la Russie soviétique comme l'ennemi No 1. — De son côté, la Suède élève de temps à autre des protestations auprès du gouvernement du Reich pour violation de la neutralité. En règle générale elle a obtenu gain de cause. — Ci-dessus, une formation de la milice espagnole.

La Suisse au cours de la 4^{me} année de guerre



Condamnations à mort

C'est le 25 septembre 1942 que pour la première fois, un tribunal militaire suisse a prononcé des condamnations à la peine capitale. Les deux condamnés, les fournisseurs Werner Zürcher et Jakob Feer, auxquels s'est joint plus tard le conducteur Ernst Schrämmli, ont adressé des recours en grâce à l'Assemblée fédérale. A une très forte majorité, la mesure de clémence a été refusée. Le jugement et le vote des parlementaires ont été approuvés par l'opinion publique qui a estimé que pour les traîtres à la patrie, la mort était une peine juste et méritée.

Rationnement

Pendant plus de trois années de guerre, le peuple suisse a joui du privilège de pouvoir se procurer librement du lait et du pain. Mais le Conseil fédéral s'est vu contraint le 15 octobre 1942 à soumettre également au rationnement ces aliments de première nécessité. La ration normale a été fixée à 225 grammes de pain et à 4 décilitres de lait par jour. Elle apparaît comme largement suffisante. — Le rationnement du chocolat et des articles de confiserie, ordonné le 10 mai 1943, a été accueilli

par la population avec une extrême faveur. En effet, ces produits qui avaient disparu de la circulation et qui semblaient réservés à des clients privilégiés, sont à nouveau répartis d'une manière plus équitable.

L'afflux des réfugiés

D'innombrables fugitifs, échappés des pays en guerre ou des régions occupées, ont pendant la quatrième année de guerre, passé la frontière suisse en échappant en règle générale au contrôle légal. Les autorités fédérales et le peuple suisse ont voué au problème des réfugiés la plus vive attention, en s'efforçant d'accorder les raisons humanitaires avec les exigences de notre raison d'Etat. — Les réfugiés sont en grande partie affectés à divers travaux. Mais ils peuvent aussi parfaire leur formation en vue de leur avenir.

Retrait du droit de cité

Le Conseil fédéral, qui combat inlassablement les citoyens indignes, a promulgué le 14 mai 1943 un arrêté sur le retrait de la nationalité, dans le dessein de pouvoir frapper, même au delà de nos frontières, tous les traîtres et tous ceux qui portent atteinte à la sécurité du pays ou à son indépendance politique.

Menaces à l'adresse des pays neutres

« Ne donnez asile à aucun criminel de guerre ! Chaque ville européenne qui travaille pour l'Axe peut être bombardée ! »

Dans leur réponse, les Etats neutres ont déclaré qu'ils ne laisseraient pas porter atteinte à leur souveraineté.



La « Grande Asie orientale »

Le Japon organise l'empire conquis en Asie. Il semble être prêt à accorder en principe des avantages à tous les souverains ou chefs indigènes, pour autant que ceux-ci soient assurés d'entraîner avec eux une partie du peuple et que d'autre part ils consentent à jurer fidélité au Mikado. Le gouvernement chinois de Nankin, dirigé par Wang Tching-Wei, est entré en guerre contre les Alliés aux côtés du Japon. Ce dernier a créé un Etat de Birmanie et il a promis aux Philippines de leur accorder leur indépendance. En revanche, les Alliés, comme du reste le Japon lui-même, ont renoncé à leurs privilèges d'exterritorialité en Chine, et mis fin de la sorte à une situation qui blessait fort les fils du céleste Empire. — Ci-dessus : Ba Maw, chef du gouvernement birman.



Où va la Russie ?

Les succès militaires, comme aussi l'idéologie politique, renforcent en Russie la volonté de poursuivre une politique d'intérêt personnel qui n'est pas toujours conforme à la position prise par les Alliés; parfois même elle lui est contraire. Il est vrai toutefois que Moscou a dissous l'Internationale communiste, mais d'autre part, les Soviétiques ont créé un « Comité de libération allemand » suivi d'un organisme polonais de même nature. La Russie se tient également en relations constantes avec les communistes des pays occupés. L'ambassadeur de l'U. R. S. S. à Londres, Maiski, a été rappelé pour des raisons mal définies afin de prendre place, à Moscou, dans les rangs de ceux qui dirigent la politique étrangère du pays. — On voit ci-dessus : M. et Mme Maiski.

En marge de la grande actualité

MADAME CHURCHILL

On a beaucoup remarqué qu'en se rendant à Québec, M. Churchill a emmené avec lui sa femme et l'une de leurs filles. Le moment nous paraît donc propice pour mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques notes biographiques sur Mme Churchill. La Rédaction.



M. et Mme Churchill au Zoo de Londres, où ils se font présenter un lionceau né d'une lionne offerte au « premier » pendant la campagne d'Afrique.

Qui pourrait mieux la définir que son propre époux ? « Mon mariage fut, écrit Winston Churchill dans son autobiographie, l'événement le plus heureux de mon existence. Que pouvais-je souhaiter de plus sublime que d'être uni à une femme incapable d'une mauvaise pensée. » Grande, mince et gracieuse, Mrs. Churchill a des traits réguliers, de grands yeux gris sous des sourcils épais et un profil irréprochable. Dans sa jeunesse, Clémentine Ho-zier — c'est son nom de jeune fille — fut une beauté reconnue. D'une intelligence très vive, elle a des vues bien personnelles et se tient au courant de tous les problèmes d'actualité. C'est dire qu'elle se sent à l'aise aussi bien dans

une réunion savante que dans un grand meeting populaire. Quelles sont les fonctions de l'hôtesse du No 10 de Downing Street, siège du Foreign Office et demeure du Premier anglais ? Doit-elle tirer gloire de la position de son mari ou se tenir modestement à l'arrière-plan ? Ni l'un ni l'autre, estime Mme Churchill. Veiller sur son mari et prendre soin de sa famille sont ses occupations constantes. Elles lui prennent tout son temps, car elle s'occupe elle-même de son ménage, et la transformation de la maison de Downing Street en un home confortable lui est due en grande partie. Bien qu'elle remplisse à présent de multiples tâches publiques, elle visite souvent usines et chantiers, car elle s'intéresse à leur marche. Elle organise également, en faveur des soldats de toutes les parties de l'Empire, des réceptions, au cours desquelles elle déploie gaieté et verve pour charmer ses invités. Partout où elle paraît, elle est reçue avec enthousiasme, que ce soit parmi les ruines des maisons bombardées, sur les chantiers navals, parmi les mineurs ou à des réceptions de gala. Sa popularité est telle que les gens du peuple s'adressent volontiers à elle : « Faites savoir à Winnie (Winston) que nous tiendrons jusqu'au bout ! » ou bien : « Que Winnie ne se fasse pas de soucis ! » Elle a suivi de près, grâce à son mari, les événements de ces dernières années. Winston Churchill, pourtant connu pour son mutisme, la met au courant de nombreux faits importants. Mais il ne lui confie pas tout ! Peu de temps après le rationnement des textiles, Mme Churchill se plaignait à sa couturière, en lui donnant ses coupons : « Je suis gênée comme tout le monde, et pourtant mon mari m'a demandé, il y a quelques jours, de lui acheter plusieurs mouchoirs au cas où ils seraient rationnés. Naturellement je n'en fis rien, car je crus qu'il plaisantait ».

Mrs. Churchill est parmi les premières personnes à prendre connaissance des discours de son époux, qu'elle doit lire attentivement et commenter ensuite. Après quoi, elle va entendre Churchill au parlement. Mais elle ne délaisse pas son ménage pour autant et prépare personnellement les plats favoris de Winston. N'a-t-elle pas déclaré un jour à Lloyd George que son testament contiendrait différentes recettes de cuisine ?

Le mariage des Churchill eut lieu à Westminster, en 1908. Winston avait 33 ans. Ce fut sa mère, lady Randolph Churchill, qui présenta les jeunes gens l'un à l'autre. Winston tomba aussitôt profondément amoureux de Clémentine, et le mariage fut célébré après de très courtes fiançailles. Les Churchill ont quatre enfants (un cinquième mourut très jeune) : Randolph, Dianah, Sarah et Mary, qui tous quatre servent aujourd'hui dans les services réguliers ou auxiliaires de l'armée. A. Th.

LES OCCUPANTS EN PROVENCE

Les patrouilles pacifiques des gardes de voies ferrées en Provence sont indépendantes de la surveillance exercée par la petite garnison des troupes d'occupation. Surveillance d'ailleurs peu sévère, car il ne se passe rien et que, sauf en certains endroits, les soldats allemands ou italiens sont peu nombreux. Ils se sont, en général, acclimatés fort bien à ces cantonnements qui, pour ceux qui ont connu les champs de bataille de Russie ou d'Afrique, sont une véritable oasis. Ils y ont pris leurs habitudes, fréquentant régulièrement les cafés aux heures autorisées, côte à côte avec les naturels, mais se mêlant rarement à eux. Et ils sont les meilleurs clients du petit commerce du bourg, dévalisant littéralement non pas les magasins d'alimentation, où il n'y a pratiquement rien à acquérir sans tickets, mais surtout les librairies, merceries, couturières, modistes et autres débitantes de frivolités. Si bien qu'après le passage de ces clients au gousset bien garni, désireux de faire profiter leurs lointaines familles des ressources de l'élégance française, les casiers sont vides ; il ne reste rien, même pas les rossignols, les fonds de magasins accumulés depuis des années et que les commerçants considéraient comme absolument invendables.

Cette fièvre d'achats ne s'arrête pas là. Les occupants ont fait d'amples provisions de graines de semences, non pas pour se constituer des jardins sur place — car le soldat en cantonnement est, tel l'oiseau sur la branche, toujours prêt à aller autre part — mais pour les envoyer dans le Reich. La nature méridionale, avec son exubérance, leur plaît au point qu'ils veulent tenter d'en faire revivre chez eux les produits. — Les soldats étrangers arrivent à se faire quelques camaraderies locales en distribuant aux Français qui en sont démunis du tabac et des cigarettes. Mais là où ils suscitent le plus de jalousie, c'est lorsqu'ils étalent innocemment d'énormes oranges, produit d'importation dont les autochtones ont depuis longtemps perdu le goût. R. V.

UN COIN DE PARIS EN PLEIN NIPPON

Il existe à Tokio, depuis cinquante ans, une société — présidée actuellement par M. Numinosuké Akimasa — qui porte le titre de « Amis de Paris ». Pour faire partie de ce club, à la fois exclusif et démocratique, il faut parler couramment le français et avoir séjourné à Paris. Chaque mois, les « Amis de Paris » se réunissent dans les salles particulières d'un célèbre restaurant de la capitale nipponne. A cette occasion, les murs sont couverts de dessins, exécutés au fusain, dans les plus pures traditions japonaises, et représentant la Tour Eiffel, le parc Monceau, le « boul' Mich' ». De minuscules banderoles tricolores sont tendues au-dessus des convives, on évoque les soirées de la place du Tertre ou du carrefour Raspail, on parle de Proust, de Valéry, de Matisse, on admire les toilettes des jolies Nippones qui s'habillent chez « Marie-Claire », la grande maison de mode parisienne de la rue Centrale de Tokio, tandis que les repas se terminent toujours par des gâteaux, eux-aussi à la mode française.

Vous penserez sans doute que le conflit mondial a mis fin — du moins provisoirement — à l'activité de cette sympathique association. Pas du tout. Il y a quelques semaines à peine, mon interlocuteur a reçu — via Lisbonne, Amérique du Sud — une longue lettre de chez lui, dans laquelle on lui raconte, entre autres, que malgré la guerre, les « Amis de Paris » continuent à se réunir tous les mois à Tokio, en attendant de pouvoir rafraîchir leurs souvenirs sur les bords de la Seine. L. C.

L'ESPRIT DU PHILOSOPHE

On sait que Bergson enseigna assez longtemps au Collège de France. A la fin d'un de ses cours, il reçoit une gerbe de lilas d'une de ses nombreuses admiratrices. Alors, le grand philosophe gémit, mélancoliquement.

— Ah ! ça !... elles me prennent donc pour un danseur. C. Z.

CANICULES



Pique-nique
— Ciel, Édouard, tu as laissé notre œuf au soleil ? !



— C'est drôle : je n'ai jamais eu tant de soupirants sous mon balcon !



— J'ai vendu toutes mes glaces, mais pour 10 sous vous pouvez rester 5 minutes dans la glacière !
Dessins inédits de Streich

Un peuple

Les Etats-Unis avaient promis l'indépendance aux Philippines pour 1944. Le Japon la leur fait miroiter pour 1943 déjà. En attendant, l'archipel est et demeure occupé par les Nippons.

Un message de M. Roosevelt au peuple philippin
Washington, 13 août.
(Reuter.) — Dans un message radio-télévisé vendredi au peuple philippin, à l'occasion de la fête nationale, M. Roosevelt a donné sa parole que la République sera établie dès que la puissance des Japonais aura été détruite. M. Roosevelt a renoué son engagement solennel de rétablir l'indépendance des Philippines.



Le président de l'actuel « Conseil d'administration » indigène, Jorge B. Vargas, harangue ses concitoyens avec un tempérament hérité des Espagnols.

La position extérieure du Japon présente une analogie frappante avec celle de l'Allemagne, son allié occidental. Les deux pays ont commencé par remporter une série de victoires fulgurantes, qui leur permirent d'occuper d'immenses territoires. Ils ont fort à faire maintenant à les digérer et surtout à les garder. En revanche, les revers subis jusqu'ici par le Japon sont relativement modérés en comparaison de ceux de l'Allemagne. Pourquoi ? Sans doute parce que les Alliés n'ont encore guère eu l'occasion de régler leurs comptes avec leur tenace adversaire asiatique. Ils sont, pour l'instant, trop occupés en Europe. D'où les doléances répétées de la Chine qui se plaint que le front asiatique soit négligé au profit de celui d'Occident. Pour le moment, il semble bien que le Japon soit en train de réorganiser les territoires conquis, cela de façon à les faire entrer dans le cadre de l'ordre nouveau qu'il entend instaurer dans la « Grande-Asie ». A l'instar de la Birmanie, les Philippines doivent recouvrer cette année encore leur indépendance nationale — mais évidemment sous la protection et le contrôle du Japon. Cette promesse a été formulée dernièrement dans un discours prononcé par le général Tojo, chef du gouvernement nippon.

En ce qui concerne l'indépendance des Philippines, il vaut la peine de relever un fait curieux. Ancienne colonie espagnole, ces îles de Malaisie furent cédées aux Etats-Unis à l'issue de la guerre perdue contre eux par l'Espagne, en 1898. Trente-quatre ans plus tard, en 1932, les Etats-Unis donnèrent au peuple philippin l'assurance qu'il deviendrait indépendant en 1944. C'était une promesse à long terme. Or, le Japon veut sans doute se montrer meilleur prince que l'oncle Sam et promet aux Philippines leur indépendance pour cette année-ci déjà... Bien entendu, il existait avant la guerre un parti philippin qui exigeait l'indépendance rapide du pays. Ce parti, le deuxième quant à son importance, s'agitait beaucoup. Cependant, la majorité des Philippines ne montrait pas un enthousiasme particulier pour une indépendance absolue. Ils craignaient en particulier qu'un nouveau statut entraînant l'imposition de droits d'importation de la part des Etats-Unis sur le sucre philippin exporté dans la grande république. D'où baisse probable de l'une des principales sources de revenus de l'archipel.

Les Japonais tiennent compte de cet argument, mais d'une manière originale : ils prescrivent une diminution des plantations de canne à sucre au profit de la culture du coton. Ainsi seraient coupés graduellement les puissants liens économiques qui liaient en temps normal les Philippines aux Etats-Unis. En ceci comme en beaucoup d'autres choses, la politique de la Grande Asie pratiquée par Tokio ne paraît pas absolument irréalisable : le péril jauné n'est pas une vaine menace. En tout cas, la récupération des territoires pris par les Nippons sera très dure, car — n'en déplaise à l'oncle Sam, si accoutumé à mépriser les petits hommes jaunes du mikado — les Japonais sont peut-être les soldats les plus résistants et les plus cruels du monde.

comblé de belles . . . promesses



L'annonce de la promesse d'indépendance formulée par le Japon a été suivie de grandes manifestations dans la capitale et les îles principales.



Les Nippons s'efforcent de conquérir les sympathies de la population en lui distribuant, par exemple, du riz.



Un grand cortège s'est déroulé à Manille lors de la visite du général Tojo, premier ministre japonais. Les appels enflammés en faveur de l'indépendance nationale et de l'entente avec le Japon étaient toutefois rédigés, détail curieux, en anglais, langue de l'ancien occupant. Les Philippines parlent en effet, outre le malais et l'espagnol, l'anglais, mais pas — ou pas encore — le japonais.



Les soldats du mikado savent montrer de bons compagnons — tout en gardant leur baïonnette au canon. A noter l'expression énigmatique de la jeune indigène. On ne voit du reste pas si c'est elle ou le Japonais qui offre un concombre... (Reportage PPZ)

BENIAMINO GIGLI

DANS L'INTIMITÉ

Une fois de plus, les semaines musicales internationales de Lucerne attirent dans cette ville la foule des amateurs de hautes jouissances spirituelles. Alors que Salzbourg, Florence, Bayreuth et Versailles sont plus ou moins en veillesse, Lucerne, fidèle à son surnom de *Leuchtenstadt*, continue à rayonner au ciel artistique de l'Europe bouleversée. Cette grâce est le symbole même de la paix dont le privilège nous fut réservé jusqu'ici. Déjà, les pèlerins de Lucerne ont goûté à la première partie du programme qui se déroula du 15 juillet au 21 août, avec le concours d'artistes et d'ensembles remarquables. Actuellement, Oscar Eberle assure la régie du « Faust » de Goethe, pièce dont Léopold Biberti interprète le personnage principal, si difficile. Du 26 août au 12 septembre sont prévus cinq concerts symphoniques que dirigeront

Robert Denzler, Paul Kletzki, Ernest Ansermet, Hans Münch et Antonio Votto. Les solistes seront Walter Gieseking, Carl Flesch, Maria Caniglia, d'autres encore, et l'orchestre, composé de 98 musiciens, sera une sélection des meilleurs instrumentistes actuellement en Suisse. Cet orchestre jouera, sous la direction de Carl Schuricht, la *Messe solennelle* de Beethoven, avec le Chœur du festival de Lucerne, et des solistes telles qu'Elisabeth Gehri et Hélène Fahrni. Enfin, Beniamino Gigli, le célèbre ténor italien, figure au programme du concert du 30 août au Musée d'art de Lucerne. Cet artiste, que nous montrons ici dans l'intimité, chante depuis quelque trente ans. Sa voix prenante lui a valu d'être considéré comme le successeur de Caruso, son illustre compatriote. Agé d'un peu plus de 50 ans, le maestro possède un



A gauche, Gigli tel que le public est habitué à le voir en scène

domaine près d'Ancône où, « loin du bruit des villes », il passe de temps en temps quelques jours, s'occupant de son jardin, de ses poules et vivant de la vie d'un homme « comme tout le monde ». C'est là que notre photographe a eu la bonne fortune d'exécuter le petit reportage que voici.



Gigli bûcheron: « Ma femme vous dira que je me livre à ce travail une demi-heure par jour. Tout le monde sait que je chante, mais pas que je sais fendre du bois! »

Jadis, le jardin du ténor était tout fleuri de roses, mais depuis la guerre, Gigli cultive consciencieusement son terrain, plantant légumes, maïs, etc. Si c'était en Suisse, M. Wahlen serait content du chanteur-maraîcher...



Le passe-temps du chanteur : enseigner les refrains les plus célèbres à son perroquet, oiseau majestueux qu'abrite une cage aussi vaste qu'élégante. Gigli affirme que le malicieux volatile ne chante ou ne siffle juste que quand il est en tête à tête avec son maître. *Se non è vero...*

A droite : Beniamino, père nourricier d'une pépinière !





9

La conversation s'établit sans difficulté. Mme Laurade fut surprise de trouver Danielle compréhensive, de l'entendre aborder des sujets qu'elle lui aurait cru étrangers. De son côté, la jeune femme se mettait en confiance et la sensation nouvelle de bien-être qu'elle éprouvait depuis son arrivée à Taroudant, cette sensation qu'elle ne comprenait pas, qui était éloignée des satisfactions rencontrées dans une existence jusqu'alors exceptionnellement favorable, continuait près de cette dame qu'elle devinait pourtant ne pas vouloir être encourageante.

— Nous dîmons ce soir chez mon cousin, dit-elle tout à coup. J'espère que nous vous y verrons.

— Non... Je n'y serai pas.

Et sans transition :

— Permettez-moi de vous poser une question, mademoiselle.

— Je vous en prie.

— Jacques vous appelle par votre prénom. Entre cousins, c'est de mise, n'est-ce pas ? Pourquoi donc n'agissez-vous pas de même ?

La demande était décochée avec une brutalité voulue qui arrêta un instant la réponse de Danielle.

— Nous nous connaissons peu, avoua-t-elle. Avant son dernier séjour à Paris, lui aussi me disait cousine.

— Pas du tout ! répliqua Mme Laurade avec une autorité qui surprit Danielle sans lui paraître déplacée. Vous ne dites pas la vérité... exacte... Vous louvoyez avec elle et je ne vous en aurais pas crue capable. Pensez-vous que je ne sache pas comment s'établissent vos rapports de parenté ? Pour vous, un Gratinel ne valait pas une Crépaille. Pareille opinion peut avoir cours en France. Au Maroc, où l'on travaille, où l'on n'a pas le loisir de sacrifier aux inepties périmées, cela n'existe plus. Vous n'avez pas pris la peine de considérer la valeur d'un homme tel que votre cousin, sans quoi vous auriez admis qu'il vous était supérieur... oui ! Supérieur par le savoir, par le travail ; cette noblesse ! Qu'avez-vous fait dans la vie ? J'entends qu'avez-vous fait d'utile ?... Rien, n'est-ce pas ?... Moi, un peu plus, car j'ai élevé mon fils... Tandis que mon mari, ingénieur et inventeur ! Tandis que Jacques !...

Les yeux de Danielle ne quittaient pas ceux de Mme Laurade, dans lesquels elle découvrait une indignation croissante, instinctive, mais qui ne l'irritait pas. La sérénité même qu'elle gardait la laissait de nouveau surprise. Elle était loin d'être reçue comme une amie ; elle aurait pu regretter cette visite, et pourtant elle continuait à éprouver les mêmes sentiments planes, ensoleillés. Il y avait de quoi réfléchir.

Etonnée de ne pas avoir suscité de réaction, regrettant déjà de s'être laissée entraîner par sa soif de justice et son affection pour Jacques, Mme Laurade reprenait :

— Tout est bien ainsi. Il vaut mieux que vous continuiez à l'appeler cousin.

— Pourquoi ? questionna Danielle machinalement.

— Il vaut mieux...

Elles restèrent un long moment muettes, puis Danielle prononça cette phrase surprenante :

— Il me semble que je m'entendrais bien avec vous, madame.

— Quelle ironie.

— Je regrette cette exclamation.

Une gêne naissait que Mme Laurade tenta de dissiper :

— Voulez-vous monter à notre terrasse ? La vue y est admirable.

Danielle la suivit sans répondre. Il semblait qu'elles n'eussent plus rien à se dire et que l'animosité dûit naître du dernier colloque, mais, comme par un miracle de la beauté, ou de la lumière, ou du monde nouveau que relevait cette vue d'ensemble, la conversation reprit dès qu'elles surgirent sur le toit, dans la limpidité de cette journée d'hiver.

Un mur bas, aveuglant, un peu relevé aux angles, circonscrivait la terrasse qui était la plus haute du palais. Elle en dominait quatre plus petites, sur lesquelles on débouchait également par des portes vertes. Dans un coin, graine perdue par une tempête, avait poussé un coquelicot.

— Tous les soirs, avant le coucher du soleil, je passe une heure ici, expliquait Mme Laurade.

Elle laissa Danielle contempler la plaine argentée. Sous un micocoulier, deux Arabes en burnous crème étaient couchés près de leurs montures. Dans l'Anti-Atlas, Mme Laurade désigna la route qui mène vers les oasis de Tata, d'Akka et la chaîne du Bani. Puis elle revint à la ville même, ou plutôt à ce plan de ville où, d'en-haut, les quartiers paraissaient remplacés par des champs et des jardins. Elle indiqua les chemins qui conduisaient à la mosquée, à la chapelle catholique, aux souks, à la place Assareg, seul point affairé de cette cité campagnarde.

— Votre fils doit nous montrer tout cela cet après-midi, répondit Danielle.

Mme Laurade hésita quelques secondes, mais ce fut plus fort qu'elle.

— J'aimerais que Mlle de Montale eût un autre guide, articula-t-elle, les dents serrées.

Danielle, qui regardait un groupe de femmes aggloméré dans la cour d'une maison bistre, se tourna et fixa sur la mère de Christian des yeux interrogatifs.

— Oui... Une appréhension maternelle... Pas autre chose, naturellement... Mais vous me comprenez. J'en suis sûre... Mon fils est à l'âge où le cœur peut s'enflammer sans réfléchir. Je ne voudrais pas que le départ de cette jeune fille pour l'Europe laissât dans l'âme de mon garçon une amertume... peut-être une souffrance.

— Je vous assure, madame, que de son côté, mon amie Yvonne trouve votre fils extrêmement sympathique.



La girouette

Chanson

Sur la faite de la tour,
La girouette grince et crie ;
Elle pleure et rit tour à tour
Au gré des vents ou de la bise.
La girouette grince et crie
Sur la plus haute tour.
Ohé, ohé ! ça, c'est la vie ;
La girouette fait un tour ;
Faisons comme elle, ça, c'est la vie ;
Faisons comme elle trois petits tours.

Dans la ronde de nos jours,
Toutes les heures tournent et virent ;
Elles chantent ou pleurent d'amour
Au gré du temps et de la vie.
Toutes les heures tournent et virent
Autour de nos amours.
Ohé, ohé ! ça, c'est la vie ;
La girouette fait un tour ;
Faisons comme elle, ça, c'est la vie ;
Faisons comme elle trois petits tours.

Puis, après cent mille tours,
La girouette enfin se lasse,
Girouette lasse d'amour,
Par vent d'hiver, un jour, se casse.
Le cœur n'est plus qu'un peu de glace :
Comme le temps est court !
Ohé, ohé ! ça, c'est la vie,
La girouette a fait son tour.
Près des berceaux, jours de la vie,
Allez tourner vos premiers tours.

M. Budry.

— Ils sont à cent lieues l'un de l'autre ! riposta Mme Laurade avec un haussement d'épaules agacé.

— Mais non ! Vous vous trompez ! Yvonne me disait encore hier qu'elle voudrait vivre dans ce pays, ne plus retourner en France.

— Et vous l'avez crue ?

— Pourquoi pas ? Je l'ai connue sincère, impulsive, avec un fond de nature très romantique.

— Oui... Je vois ! Elle apprécie Balzac !... Mais bien des tempéraments ne résistent pas à un mois de solitude.

Danielle se mit à rire :

— Si elle aimait, pourriez-vous appeler cela de la solitude ?

La réponse ne venant pas, elle se remit à considérer l'enceinte bâtie pour protéger surtout des champs, des vergers et des ruisseaux.

— Voulez-vous me conduire au couvent dont vous me parliez ? demanda-t-elle après plusieurs minutes d'un silence pesant.

— Il n'est pas exotique ! Ce sont de très humbles filles de France qui soignent des bébés peu viables, qui les sauvent et les élèvent. Cela ne peut pas vous constituer un souvenir.

— Allons-y tout de même.

Ces mots avaient été prononcés avec une telle douceur que Mme Laurade ne résista plus. Elle redescendit, coiffa un chapeau de paille à larges bords.

— Venez...

Dans la rue, les petits Arabes se précipitèrent vers elle, lui saisirent la main, commencèrent à babiller dans leur langue. Elle leur répondait. Son visage avait perdu sa sévérité et l'immobilité un peu ascétique qui avait rebuté Yvonne. Puis elle fit un grand geste et la bande de moineaux tapageurs s'envola. Elles arrivèrent à l'orphelinat par des chemins poussiéreux, entre des cultures et des murailles nues. La Mère supérieure accourut. C'était une femme assez corpulente, solidement établie sur ses bases. Le rire installé sur ses lèvres annonçait déjà la maison de la bonté. Elle écouta la présentation, mais derrière les lunettes de fer, ses yeux ne se privaient pas d'une pointe d'ironie.

— Ainsi, mademoiselle, vous croyez rester ici tout l'hiver ? demanda-t-elle comme si elle venait d'entendre une nouvelle à sensation.

— Oui.

— Vous n'êtes pourtant ni femme d'officier ni Franciscaine ! ?

— Est-ce absolument requis ? questionna Danielle souriante.

— Je suppose que vous nous ressemblez, que vous détestez l'ennui.

— Je vois qu'on vous aide, ma Mère. Taroudant peut donc ménager des occupations.

— Vous, mademoiselle ! Nous aider !...

Comme si elle était au-dessus de toutes les impossibilités, elle se reprit tout de suite :

— Pourquoi pas, après tout ?

Elle ne fit grâce d'aucune section de son œuvre. Après l'arrê à la chapelle, elle montra, dans les berceaux blancs, sous les moustiquaires resplendissantes, les larves arrachées au trépas dans les intérieurs les plus misérables, baptisées, et confiées à la science du docteur, qui devait être soutenue par une bien grande foi dans la médecine et dans la miséricorde d'En Haut pour ne pas se décourager au premier examen.

Des cris aigus mais allègres déchiraient une salle du rez-de-chaussée. Par la porte entr'ouverte, Danielle put voir une jeune sœur accablée sous les attaques d'une trentaine de bébés assez hauts pour se tenir sur leurs pieds, assez vaillants pour donner de la voix et tourmenter une religieuse qui se défendait avec des éclats de rire.

— Laissons-la, souffla la Mère. Je vais vous montrer mes petits-grands.

Ceux que désignait cette étiquette inattendue étaient des olibrius de trois à quatre ans, qui savaient marcher au pas, chanter faux, esquiver une parodie de révérence et s'esclaffer à pleine gorge. En les regardant, la bonne Franciscaine péchait certainement par orgueil.

— Aux plus âgées, il faut donner l'instruction, expliqua-t-elle, enseigner la morale, avec la cuisine et la couture. Quand elles quittent notre orphelinat, elles peuvent gagner leur vie. Du reste beaucoup de jeunes Arabes désireux de se marier, d'avoir une femme sage et débrouillarde, viennent me la demander.

Avec un autre rire qui la faisait aimer, elle termina :

— Qui aurait cru que je servais d'agence matrimoniale ?

Danielle regardait tout, interrogeait, caressait la tête des enfants qui se trouvaient près d'elle. Elle descendait de son piédestal, devenait humaine, et ces petites filles à moitié sauvages ne s'y trompaient pas.

Lorsque la visite fut terminée, elle dit en arrivant près de la porte :

— Pendant que je serai ici, ma Mère, voulez-vous que je vienne le matin avec Mme Laurade ?

La Franciscaine en resta interloquée, enleva ses lunettes, les frotta d'un geste machinal à son tablier, mâchonna encore :

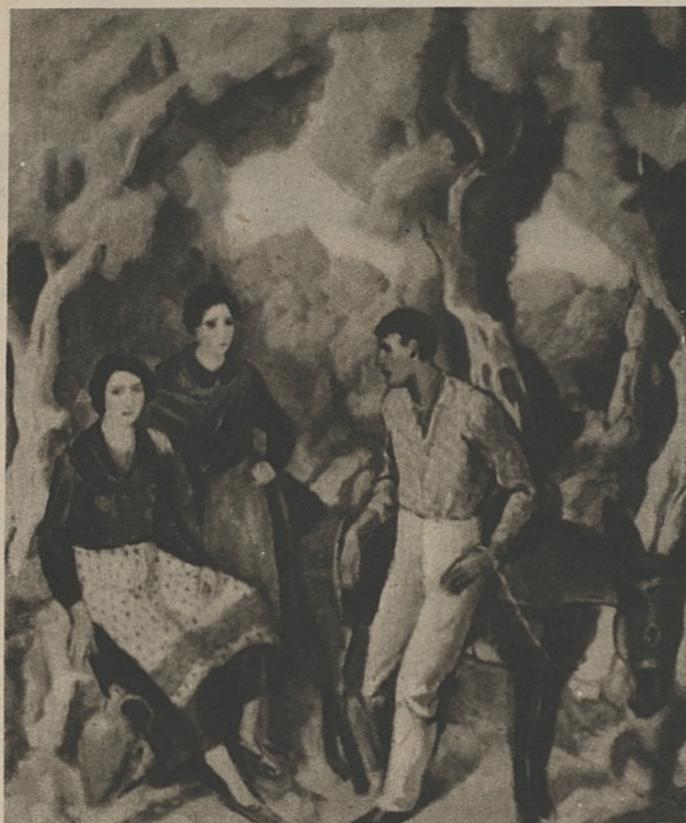
— Vous, mademoiselle...

— Croyez-vous que je ne puisse pas être utile ?

— Oh ! Je n'ai pas voulu dire...



Nature morte au paysage.



Scène champêtre en Sicile.

Photos Klotzli, St-Blaise

LA RÉCENTE EXPOSITION THÉOPHILE ROBERT

Le peintre Théophile Robert vit dans une maison accueillante à Saint-Blaise. Le vaste atelier domine le jardin et le verger. Mais c'est chez lui que l'artiste nous reçoit, car il a bien voulu ouvrir sa demeure aux amateurs d'art, et il a conçu une exposition de ses œuvres dans le cadre intime de la vie familiale. — Heureuse idée : si le grand salon s'est vidé de tant de souvenirs qui se rattachent aux ancêtres : Léopold Robert, son frère Aurèle et, plus près de nous, le père de l'artiste, Paul Robert, il a cependant gardé son ambiance calme et reposante. Les vieux meubles sont encore là et vous invitent à vous y asseoir.

Cette présentation des tableaux dans le milieu pour lequel ils sont créés nous fait mesurer du coup la conception périmée des salles d'exposition trop hautes, trop vastes, qui ne favorisent que le tableau dit « d'atelier ». Ici, chaque tableau vient à nous dans une lumière tamisée, et les belles boiseries offrent un fond sans froideur.

Théophile Robert est né en 1879 au Ried sur Bienne. Il a étudié à Florence et à Paris. Sa grande toile « Après-midi d'été », exposée en 1921 au salon des Indépendants, révéla d'emblée le talent de l'artiste et lui valut une notoriété immédiate. Cette composition est actuellement au musée des Beaux-Arts de Neuchâtel. La commande d'un chemin de croix pour la nouvelle église de Tavannes ramène le peintre à Saint-Blaise. Puis, les œuvres religieuses se succèdent abondantes et dispensatrices d'émotion à l'âme croyante. — L'art de Théophile Robert repose sur une technique approfondie qui confère à ses tableaux une grande sérénité. Les couleurs sont belles, le dessin sûr et l'œuvre toujours construite.

Théophile Robert a exposé ce printemps au « Kunsthaus » de Zurich. Cet hiver, la « Kunsthalle » de Bâle s'ouvrira au peintre neuchâtelois. Il honore la peinture par l'accent de profonde sincérité qu'il apporte dans chacune de ses réalisations. W. V.



Jeune femme à la cruche.

— Alors, à partir de demain.
— Au pis aller, les petites pourront toujours vous apprendre la recette du cous-cous, bougonna la mère de Christian.

Mais lorsqu'elles marchèrent de nouveau dans la poussière que chaque pas soulevait, elle dit :

— C'est une idée généreuse. Elle a étonné la Mère supérieure.

— Vous et moi, madame, ne sommes-nous pas deux femmes ? deux égales ? demanda simplement Danielle.

Cette fois, Mme Laurade ne trouva rien à répondre. Mais avant de la quitter, elle dit :

— Vous aimez, je crois, la vue qu'on a des terrasses. Vous avez raison... Or celle du Marahba est exigüe. Du reste, vous y seriez rarement seule et c'est l'endroit où la présence des bavards est odieuse.

— C'est vrai.
— La nôtre est à votre disposition, autant que vous le voudrez.

Comme Danielle esquissait un geste de discrétion, elle expliqua, plus vite :

— Pour y monter, il n'est pas nécessaire de me demander. Vous n'avez qu'à continuer l'escalier, tout droit. Du reste, je préviendrai Aïcha.

— J'accepte, répondit la jeune femme en tendant la

main. Grâce à vous, j'aurai à Taroudant des minutes vraiment heureuses.

Yvonne attendait, à moitié couchée dans un transatlantique, devant les parterres de roses, de géraniums rosat, d'iris et de marjolaines qui entouraient l'hôtel d'une aire parfumée.

— Tu es restée longtemps ! s'écria-t-elle en déposant le livre qu'elle lisait d'ailleurs d'un œil distrait.

— Je l'ai accompagnée au couvent des Franciscaines.

— Comme couleur locale ! Au moins a-t-elle été sociable ?

Danielle eut un vague sourire et de la malice passa dans les grands yeux bleus violacés :

— Elle m'a fait entendre quelques vérités.

— Qu'elles croit telles.

— Mais non. Qui l'étaient...
— Agréables ?
— Pas écrasantes, en tout cas.

Yvonne leva un doigt, et souffla, comme une révélation :
— Je te le dis en confidence... Moi, je préfère son fils...

Il vint les prendre de bonne heure. Comme c'était un samedi, il ne devait pas retourner au bureau. Consciencieusement, il leur montra plusieurs points de l'enceinte, leur fit visiter la souk où se martelait le cuivre, les ruelles intéressantes, le caravansérail bourré d'hommes, d'ânes, et de chameaux. Quoique la couleur fût plus chaude, cela ne valait

pas Marrakech. Il eut d'ailleurs le tort de tout faire voir en une fois. Certaines petites voies tortueuses semblaient appartenir à une oasis ; de nombreux coins possédaient un charme qui pouvait retenir un dessinateur, mais rien ne donnerait prétexte à des promenades.

Sur la place Assareg, le public d'un chanteur berbère et celui d'un montreur de serpents étaient maigres ; ces hommes ne feraient pas leurs frais.

— C'est tout ? demanda Yvonne.

Il en resta interloqué : il avait cru présenter un paradis. Lorsqu'il voulut prendre des sentiers perpendiculaires qui les feraient sortir par une autre porte, Yvonne s'avoua lasse et ils reprirent le chemin qui conduisait à Bab-Kasbah.

Elle ne faisait plus attention à rien, se contentait d'interroger Christian, de le taquiner, de s'enquérir de son travail. Pensive, Danielle se disait que, pour son amie, une seule chose comptait en ce moment, la présence du jeune homme. L'aimait-elle ? Ou bien attendait-elle avec ravissement l'écllosion de la tendresse, la preuve de son existence ?

Pour sa part, elle avait été conquise par le souk carré, aux piliers de briques, dans lequel les artisans, les vendeurs de colliers barbares, de bijoux grossiers, semblaient se retrancher de la ville et songer, eux aussi, à une défense nécessaire. Sa mémoire avait élu plusieurs points de ces venelles campagnardes où elle viendrait peindre. La tranquillité même de cette bourgade perdue dans ses murs comme un garçonnet affublé des vêtements de son père l'enchantait. La détente qui l'avait si agréablement surprise la veille s'affirmait encore. Elle se sentait quêtée, avide du lendemain.

Le soir, en entrant avec Yvonne dans le salon de Jacques où les introduisait un domestique qui avait été gommier et avait appris son impeccable service chez un officier des affaires indigènes, elle vit le capitaine de Bagueville. Sur une dépêche de Gratinel reçue au poste d'Irherm, il avait hâté son retour, mais ne voulant pas se montrer en tenue de bled, il n'avait pas eu le temps, comme il le désirait, d'aller présenter ses hommages aux deux Parisiennes.

— Jacques m'a dit que vous resterez ici un mois, peut-être deux ! s'écria-t-il.

— C'est possible.

Christian paraissait. Jacques le suivit quelques instants plus tard. Au dernier moment, il avait dû donner des instructions réclamées d'urgence par une de ses mines. Il s'arrêta un instant à l'entrée de la grande salle, regarda le beau couple que formaient Danielle et l'officier. Yvonne, qui bavardait avec Laurade, l'aperçut la première.

— Oh ! fit-elle, il faut que je vous remercie pour les fleurs qui ornaient nos chambres !

Vit-elle qu'il avait le visage contracté ? Danielle s'approchait déjà.

— C'est vrai, cousin. Les roses surtout étaient splendides.

— Ici, je suis chez moi, répondit-il. Il m'est permis de vous gâter un peu.

Elle considérait le grand salon arabe, dont les tapis, les armes anciennes, les vitraux approfondis, réchauffés par leurs encadrements de plâtre, établissaient tellement bien l'atmosphère orientale qu'on en oubliait les fauteuils moelleux. Ils y revinrent après le dîner.

L'impression de Danielle restait indécise. Gratinel était différent de celui qu'elle avait connu ; le ton de ses paroles, son assurance tranquille, son tact de maître de maison, tout en faisait le seigneur dans son fief. Elle se dit qu'ils étaient bien sots, ceux qui, à Paris, se croyaient le centre de la France... ou de l'Europe. Toutefois, elle décelait sur ses traits une préoccupation qu'il cherchait à dominer mais qui, par intervalles, redevenait visible.

L'ancien gommier continuait son service avec une sûreté que Danielle aurait vainement exigée chez elle. Yvonne accepta une cigarette. Ses yeux pétillaient de bonheur. Elle parlait vite, touchait aux sujets les plus divers, comme si elle n'aurait jamais le temps de tout confier à ses hôtes. Elle regardait surtout Christian.

— J'ai hâte de faire le grand tour dont vous avez parlé, dit-elle au capitaine.

— Ah oui !... Agadir, Tiznit, Goulimine, Akka...

— Rien que ces noms m'affolent !

Elle se faisait donner des détails. L'officier connaissait moins bien ces bourgades et ces oasis du Sud que Jacques et Christian ; mais Gratinel se taisait. Il observait Yvonne, étudiait la joie qui la faisait véritablement resplendir. Elle buvait les paroles de Laurade. Elle demanda des photographies. Elle n'avait vu que les dépliants, les tracts de tourisme et, à son avis, tout cela n'était pas pris sur le vif.

— Vous permettez, patron ? demanda Christian.

— Va donc !

Le jeune homme revint avec deux albums et commença la description des épreuves.

— C'est la bonne saison pour y aller, n'est-ce pas ? interrompit Yvonne.

— Tout à fait.

Bagueville intervint :

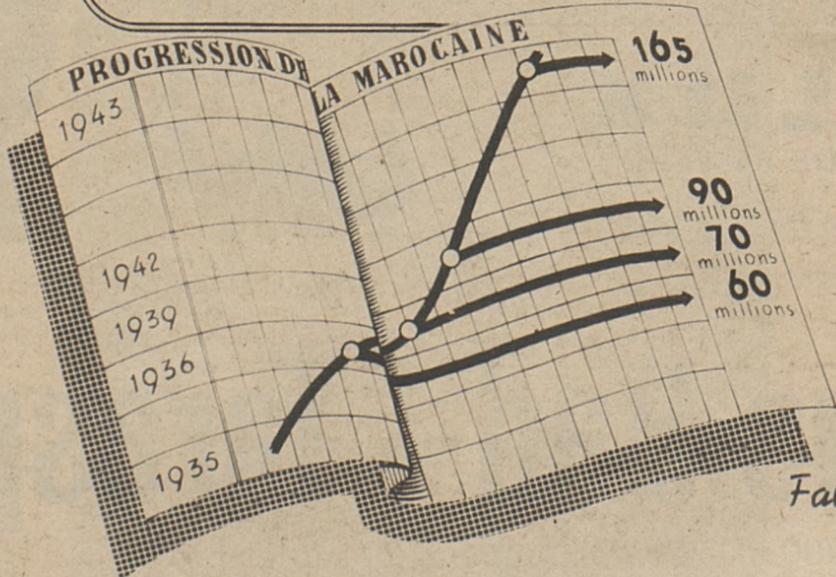
— J'aurais voulu vous y conduire, mademoiselle... vous faire les honneurs des postes militaires. Malheureusement, j'arrive à peine et ne puis demander de permission avant un mois.

(Suite à la page 14)



Sommes-nous à Java ou dans quelque pays tropical?

Non, mais dans les plantations de tabac de la plaine du Rhône ou, grâce à un constant effort, la maison Vautier a réussi à créer et acclimater des variétés géantes d'un goût délicat. Ces tabacs qui mesurent jusqu'à 3 m. et plus rivalisent avec les meilleurs produits d'outre mer. — Ils sont entièrement réservés à la fabrication des cigarettes MAROCAINES.



Fabricants de tabacs depuis plus de cent ans

— Je le regrette, répondit-elle légèrement. C'est maintenant que je veux aller là-bas... M. Laurade pourrait nous accompagner, avec M. Gratinel.

— Il m'est impossible de m'absenter en ce moment, coupa Jacques d'un ton net. Toutefois, j'autoriserai Christian à vous piloter pendant une semaine, si sa mère le permet.

— Patron ! s'insurgea Laurade, maman peut-elle m'empêcher de faire un peu de tourisme ?

Jacques le regarda quelques secondes, assez durement :
— Elle peut tout, répliqua-t-il avec la voix de maître que Danielle avait déjà entendue à plusieurs reprises.

— Alors, je vous demande de lui en parler vous-même, patron. » Les traits de Jacques s'ouvrirent un peu.

— Je tâcherai, dit-il.

Il fut décidé que Danielle et Yvonne partiraient trois jours plus tard, si le baromètre demeurerait au beau fixe. Ceci donnerait au capitaine le temps d'avertir les commandants des différents postes. Christian emprunterait une voiture de Jacques, avec son chauffeur noir.

— Vous êtes chic, admira Yvonne qui fit une révérence.

— Je vous remercie également, cousin, prononça Danielle.

Ils prirent ensuite rendez-vous pour se rendre à la messe paroissiale, le lendemain; puis l'officier offrit de reconduire les jeunes femmes jusqu'au Marahba. Des nuages courts passaient sur un premier quartier de lune qui chromait les bords des terrasses. Entre le Dar Gratinel et la porte monumentale de la Kasbah, un porteur d'eau agitait encore sa sonaille. Des luminons brûlaient sous les auvents de deux échopes. Un homme passa, précédé d'un serviteur qui portait une lanterne comme avant l'arrivée des Français et l'installation de l'éclairage, d'ailleurs parcimonieux :

— Tout cela n'est-il pas poétique ? observa Bagueville.

— Je trouve ce pays très attirant.

— Moi, j'en suis intoxiquée, coupa Yvonne avec un éclat de rire.

A la sortie de la chapelle, elles connurent le commandant de l'annexe et les autres officiers, ainsi que les femmes de trois d'entre eux. Celles-ci paraissaient heureuses, élevaient de beaux enfants et appartenaient à des familles dont la situation mondaine n'avait jamais fait penser à une installation dans le bled. Une invitation à dîner chez le commandant fut acceptée, un thé retenu chez la femme d'un lieutenant.

— Que ferons-nous cet après-midi ? questionna Danielle en rentrant à l'hôtel après avoir quitté Bagueville et Jacques.

— Christian viendra nous tenir compagnie et je serais bien surprise si le capitaine ne trouvait pas une excuse pour te relancer ici.

— Tu sais bien que Laurade est parti pour une plantation, sur l'ordre de mon cousin.

— Il sera de retour avant quatre heures !

Mais il ne parut pas, et, par discrétion sans doute, le capitaine ne vint pas les demander; quant à Jacques, il n'était pas question de lui. Yvonne avala son thé d'un air maussade puis, changeant tout à coup d'humeur, elle dit :

— Viens avec moi. Je vais voir Mme Laurade. Elle n'était pas à la messe.

— Si... Je l'ai aperçue. Elle se tenait au fond, et elle est partie en hâte, au moment où nous quittions nos prie-dieu.

— Tu avais raison. Il faut que je fasse cette visite.

Elle s'y montra enjouée, charmante, fut bien près de faire la conquête de la vieille dame, et si elle n'obtint pas ce résultat, ce fut parce qu'à deux reprises, elle eut le tort de parler de Paris, ce qui mit Mme Laurade en défense.

— Vous avez un fils tout à fait agréable, fit-elle en se levant pour prendre congé... M. Gratinel lui permet de nous montrer le Sud, pendant une semaine.

Mme Laurade serra les dents et resta muette. Yvonne comprit qu'elle avait trop parlé.

Comme elles sortaient du palais, elles croisèrent Jacques qui rentrait à cheval. Sa bête, un anglo-arabe à fine tête, était splendide.

— Plaisir de la solitude, fit-il en sautant à terre. Si ce délassement vous tente, Danielle, je vous prêterai volontiers Mourad. Bagueville trouverait un bon cheval pour mademoiselle. Un *mokhazni* vous suivrait... Mais il faudra monter à califourchon. A Taroudant, les selles de dames doivent être inconnues.

— Qui sait ? Après notre retour, peut-être profiterai-je de votre offre.

Le chaouch s'était approché. Jacques lui jeta les rênes.

— Le dimanche doit être pour vous un jour bien vide, reprit Danielle.

— Ils le seraient tous, si nous ne pouvions nous occuper.

— Vous passerez sur votre toit ? demanda Yvonne.

— Même pas, mademoiselle. Je vais travailler jusqu'à minuit.

— Quelle existence !

— Je dis la même chose de ceux qui ne font rien.

— Vous savez que Mme Laurade nous a aimablement

donné l'autorisation de monter à sa terrasse chaque fois que nous le désirerions.

— C'est la femme la meilleure, la plus compréhensive... et souvent la plus terriblement logique que je connaisse.

— Nous venons de chez elle, et j'oubliais cette terrasse, alors que c'est l'heure évocatrice. As-tu le courage de remonter, Yvonne ?

— J'avoue que non, fit la jeune fille d'un gentil ton boudeur. Ces escaliers *hassanis* sont trop raides.

— Je te rejoindrai dans une heure.

— Parfait. Monsieur, me reconduisez-vous ?

— Avec joie.

Danielle entendit que la première phrase de son amie reprochait à Jacques d'avoir éloigné Christian jusqu'au soir.

Elle regagna le riad fleuri de roses et doré d'oranges, et gravit l'escalier droit qui faisait peur à sa compagne. Marchant plus vite qu'à Paris, elle perdait de sa majesté, pour devenir plus simplement féminine. Elle s'installa dans un fauteuil de rotin. Le jour s'adoucissait en une teinte où un soupçon de carmin se mêlait à du jaune. Tout de suite, elle regretta de ne pas avoir apporté son carnet de croquis. Elle devrait toujours s'en munir.

De son observatoire, elle voyait le coin de ruelle qui précédait le fondouk et qui était, ce jour-là, particulièrement animé. Sur les inégalités du pisé, le couchant écornait sa lumière de plus en plus vive. Une ombre violette se tassait sous le portail carré. Une jeune fille passait, portant sur la tête une charge de feuillages; sa robe avait la couleur éclatante d'une cerise ouverte. Accroupies le long du mur, certaines voilant à moitié leur visage derrière un pan de linge, des femmes vendaient la farine de maïs. A califourchon sur un âne, entre deux couffes gigantesques, un gamin déshabillé de loques avalait goulument une écuellée de soupe.

Elle entendit un pas marteler le sol et se retourna :

— Je suis venu vous avertir que la tombée de la nuit est parfois à craindre, dit Jacques. Le moins qu'on y récolte est une extinction de voix.

— Je ne resterai pas longtemps.

— Ce panorama est admirable, n'est-ce pas ?

— Cette fois-ci, ce n'est pas l'Atlas qui m'accapare, mais cet angle de ruelle.

— Taroudant est trop vite connu. Vous vous y ennuyez.

— J'ai promis aux Franciscaines de travailler avec elles.

— Vous ! Au milieu de ces enfants arabes !

(A suivre)



Partout on la préfère !

Gilberte peut mettre ce qu'elle veut — elle a toujours l'air chic ! Comment fait-elle — se demande son amie Madeleine — elle n'est certes pas plus jolie que moi, pourtant elle est toujours et partout préférée. Gilberte se distingue par la fraîcheur qui émane de toute sa personne. Son teint est toujours rose et velouté comme une pêche. Les

soins réguliers avec la savonnette Lux empêchent toute fatigue de la peau. Soignez, vous aussi, votre teint par un lavage quotidien avec la mousse moelleuse de la savonnette Lux. Après vous être rincée — d'abord à chaud, puis à froid — vous remarquerez aussitôt combien ce traitement rafraîchit et vivifie votre peau.

SAVONNETTE LUX

PRÉVIENT LA FATIGUE DE LA PEAU !

(P.S. Du reste, la savonnette Lux est aussi très appréciée des hommes.)



Indications thérapeutiques spéciales :

Affections du foie et des voies biliaires; calculs biliaires
Maladies de l'estomac et des intestins; constipation
Troubles de l'assimilation, obésité, diabète, goutte
Maladies du cœur et de la circulation
Voies urinaires, reins et vessie, calculs rénaux

Indications générales :

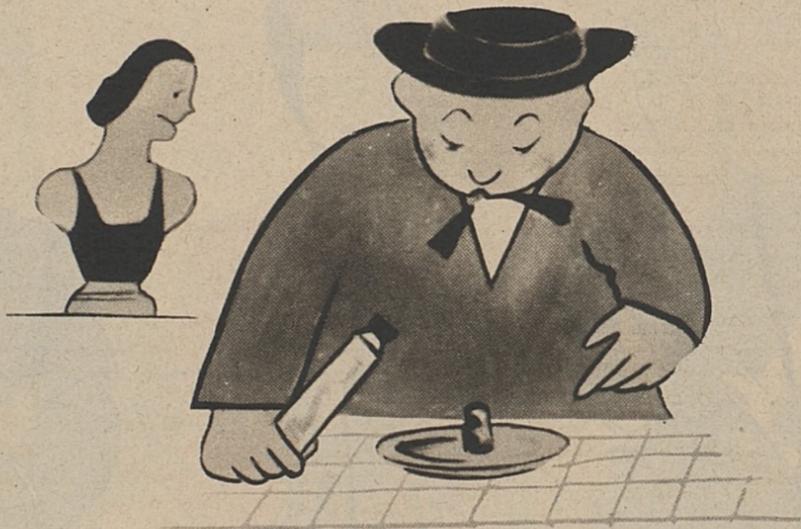
Toutes les propriétés de la haute-montagne; convalescence
Epuisement, troubles nerveux, fièvres des tropiques
Eau minérale, cure balnéaire, toutes diètes

Kurhaus-Bad Tarasp

Engadine 1200 m · Saison jusqu'au 20 septembre

MÊME DIRECTION: GRAND HOTEL TSCHUGGEN, AROSA - SAISON D'HIVER

4 facteurs de santé: Soleil d'altitude - Sources thérapeutiques - Climat alpin - Splendeur de la nature



Si les portions ont, aujourd'hui, diminué, une digestion parfaite est d'autant plus importante, car il faut que le corps assimile le plus possible de valeurs nutritives.

Mais on ne sait peut-être pas que la moutarde Thomy, grâce aux épices qui la composent, provoque et facilite une excellente digestion. — De quelle façon ? — Chaque médecin vous confirmera qu'une bonne moutarde excite les glandes salivaires et stomacales. Or, c'est précisément la condition essentielle pour une assimilation parfaite. Le meilleur des exemples est fourni par la salade aux concombres que même les estomacs délicats digèrent aisément si la sauce en est apprêtée avec la moutarde Thomy.

Savez-vous préparer une sauce Thomy ? Ce condiment très profitable s'emploie parfaitement pour un grand nombre de mets, par exemple : en mayonnaise, en sauce piquante pour viandes grillées, rôtis et bouillis, pour les sauces de poisson et avec les légumes étuvés, etc. — En tartine sur des pommes de terre en robe des champs c'est un régal !

Voici une bonne recette toute simple : Faire fondre une cuillerée de graisse dans la poêle, y ajouter une cuillerée de farine, puis un peu d'eau et remuer pour que la sauce devienne lisse ; **lier le tout avec la moutarde Thomy**, assaisonner de poivre et de sel ; cuire à peine. Verdre à volonté.

Avec «Thomy» c'est épatant,
Tous les plats sont ravigotants !

Moutarde Thomy

Delicieux...

ce pain croustillant D
avec de la confiture
— facile à digérer —
sain pour les dents.

En vente dans les magasins d'alimentation,
les boulangeries et les magasins spécialisés. Fabrique de Pain Croustillant Morat.

TINTENKULI
STYLO-A-POINTE

facile à écrire

SA MARQUE DE GARANTIE

EXIGEZ L'ANNEAU ROUGE
AVEC L'EMPREINTE TINTENKULI

PRIX Fr. 13⁵⁰

Guide de voyage



Cherchez-vous un séjour idéal pour vos vacances et votre repos, venez dans notre petit hôtel moderne • ISLA AROSA • Tél. 31 213. Situation magnifique, ensoleillée, près de la forêt et de la plage, cuisine renommée, riche et soignée.

ENGELBERG

LA GRANDE STATION D'ÉTÉ
• AU CŒUR DE LA SUISSE

On y est bien logé et bien nourri • Piscine et orchestre • Paradis d'enfants • 50 promenades • Prix globaux avantageux.

Prospectus par les bureaux de renseignements et de voyages



LOCARNO PENSION GASSMANN

Bien située dans grand parc. Chambres spacieuses et confortables. Cuisine soignée. Bains d'air et de soleil. Téléphone No 8.11.



ADLER HOTEL Téléphone No 2.42.17

ERICA SCHWEIZERHOF près de la gare. Ouverts toute l'année. Vue sur le lac. Toujours eau chaude courante. Adler chambres avec téléphone dep. fr. 4.50. Pension depuis fr. 12.50. Erica chambres dep. fr. 3.50. Pens. dep. fr. 11.50 - Aucune obligation de consommer. Propr.: Kappenberger-Fuchs.



LUGANO Hotel et Pension **★SELECT★**

Maison bien connue pour sa belle position, son grand confort et sa cuisine excellente. Références et prospectus par la famille Rüetschi-Blank, propr. Téléphone No 2.42.49.



MONTREUX
Hôtel Pension Continental

La maison de la bonne famille. Pension fr. 9.— - 12.—. Arrangements forfaitaires. Cuisine soignée. Confort.



WEGGIS HERTENSTEIN

Albana	90 lits	Pension Fr. 12.50
Eden	40 "	Fr. 11.25
Paradies	50 "	Fr. 10.75
Gotthard	40 "	Fr. 10.—
National	53 "	Fr. 9.50
Rössli	50 "	Fr. 9.50
Pilatus	50 "	Fr. 11.25



VALAIS
SAAS-FEE GRAND-HOTEL BELLEVUE

La bonne maison de famille. Situation tranquille. Confort, cuisine renommée. Promenades, excurs. Pens. dep. fr. 11.— Arrangem. forfait. depuis fr. 87.50. Tél. 7

CIGARETTES

DORA

MARYLAND SUPÉRIEUR

ASA

Efficace pour les soins de la peau

SAVON DE TOILETTE ASA-COLD-CREAM

ASPASIA S.-A. WINTERTHOUR

Redingote de ville en lainage rayé. Le col long rejoint les revers très courts. Grandes poches appliquées prises en travers.



Cet élégant manteau d'après-midi est froncé devant. Le dos a un pli creux au centre. Manches kimono avec couture le long du bras.

Ce manteau de coupe très nouvelle peut se porter avec ou sans ceinture. Il est aussi pratique pour la ville que pour le voyage.



Voici un confortable manteau en lainage souple. Les pattes d'épaules prolongent le panneau du dos. Manches froncées en haut.



Ce manteau de velours de laine a plusieurs points nouveaux: les manches raglan amples, les épaules rondes, le col châle étroit.

GANTS NOUVEAUX

Il n'est plus très facile, aujourd'hui, de renouveler, au gré de sa fantaisie, sa garde-robe, et d'accumuler tailleurs, robes, manteaux et corsages. Aussi commencez-vous à craindre pour votre réputation d'élégance. Heureusement qu'il reste encore, pour parachever un ensemble, pour rajeunir une robe ou égayer un tailleur, les mille colifichets pleins d'esprit de la haute-couture. Parmi eux, les gants fantaisie sont en train de se réserver une place d'importance et, chez les grands couturiers, on relève un peu partout des créations pleines d'invention et de goût. Parmi ces gants originaux, qui tranchent sur les teintes neutres d'une tenue de ville, on trouve moins de couleurs vives et heurtées, mais des raffinements nouveaux: ainsi, chez Agnès, ces gants faits de large ruban noisette, employé en biais et noué d'une bouclette souple sur le poignet. Accompagnés d'un sac et d'un turban assorti, ils forment un ensemble d'une originalité délicate, dans le noir mat d'une robe ou d'un tailleur. Hermès, lui, propose de ravissants petits gants courts, exécutés dans un ruban Pompadour ancien, de satin blanc brodé de fleurettes ciel et rose tendre. Ils se portent avec une robe ou un tailleur noirs dont la boutonnière s'orne d'un petit bouquet des mêmes fleurs des champs. Chez Hermès encore, un grand succès est promis à une adorable paire de gants d'un jaune citron très acide, tout simples, brodés au poignet et sur le milieu de la main d'un petit feston ton sur ton.

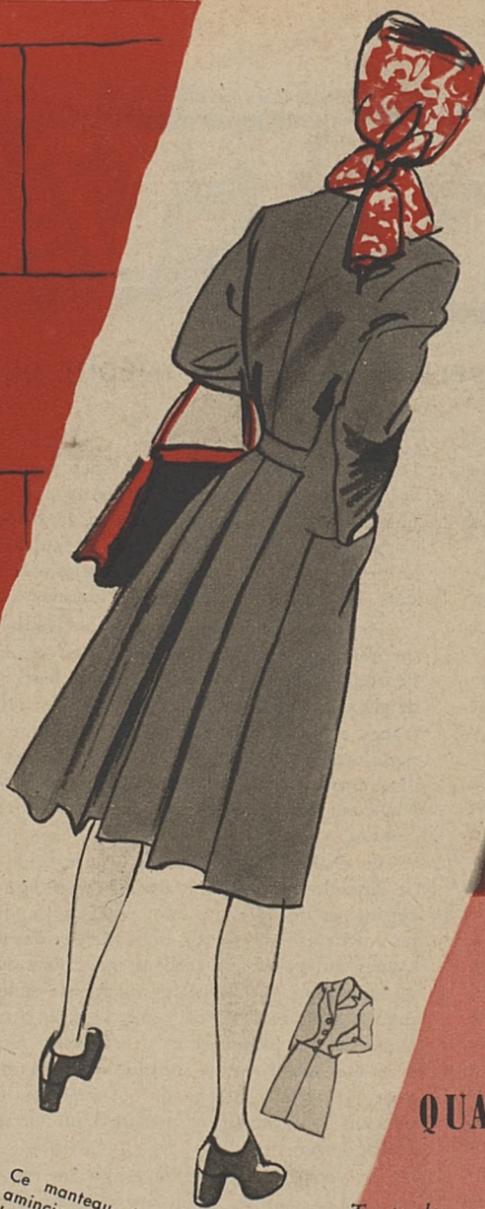




Les gros boutons de velours ornent ce manteau cintré. Les poches verticales sont placées au-dessus des plis qui évasent la jupe.



Des piqûres sellier faites à la main ornent ce manteau de sport en bure de laine. L'empiecement en pointe descend sur les épaules.



Ce manteau d'une ligne très amincissante est élargi dans le dos par des plis. Le devant est bien appuyé à la taille. Poches fendues.



QUAND UN CHAUSSON VA BIEN...

Toutes les mamans connaissent l'habileté des petits pour quitter leurs chaussons. Nous avons étudié une forme pratiquement « imperdable ». La voici à votre choix, réalisée en tissu ou au tricot.

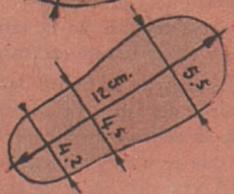
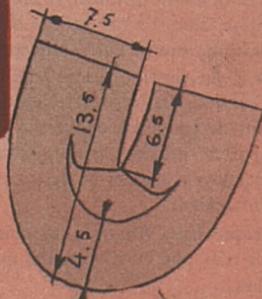
EN TISSU

Taillez dans un reste de tissu (crêpe de Chine, satin, etc....) deux fois le schéma ci-contre par chausson, et une fois dans de la ouatine. Intercalez entre les deux épaisseurs de tissu, l'épaisseur de ouatine. Faites de même pour la semelle et faites des piqûres régulières pour réunir le tout. Fermez le dessus, côté talon. Préparez les œillets pour fermer sur le dessus par un ruban. Assemblez le dessus à la semelle. Bordez la semelle par un biais dissimulant l'assemblage.

AU TRICOT 2^{me} âge

FOURNITURES: 25 gr. de laine layette 3 fils. - Aig. No 2 1/2.
POINTS EMPLOYÉS: Point de mousse (semelle et bord) tout à l'end. Point de sorcière (dessus de pied) 1^{re} aig. * 1 m. endr. puis prendre la m. suiv. par derrière sans la tricoter en mettant le fil devant l'aig. Repr. à *. 2^{me} aig., tric. la maille endr. et le fil ens. puis prendre la m. suiv. par derrière sans la tricoter en mettant le fil devant l'aig., etc. Les aig. suivantes comme la 2^{me} aiguille.

EXÉCUTION: Montez 52 mailles. Tricotez pendant 18 rangs en point de côtes fantaisie. Prenez le point mousse. Faites un rang en tricotant toutes les mailles, sauf au centre où quatre fois vous prenez 2 m. à la fois. Faites un rang sur 29 m. seulement, revenez sur 10 m. Laissez les 11 qui terminent le rang en attente. Faites 1 rang aller-retour sur 12 m., 1 rang aller-retour sur 14 m., 1 rang aller-retour sur 16 m., 1 rang aller-retour sur 18 m., 1 rang aller-retour sur 20 m. Rabattez ces 20 m. Joignez les lisières de chaque côté pour former le talon. Relevez en joignant les 11 m. qui vous restaient de chaque côté. Ajoutez en plus de chaque côté 5 m. pour les brides. Tricotez pendant 3 rangs. Au 4^{me} rang : rabattez 2 m. de chaque côté, avant les deux dernières mailles. Rétablissez-les au rang suivant (œillets pour passer le ruban). Faites encore le 6^{me} rang. Rabattez toutes les mailles au 7^{me} rang. Relevez les 52 m. du dessus du pied côté semelle. Tricotez-les au point de jersey pendant 2 cm. Rabattez toutes les mailles. Tricotez la semelle en suivant le contour du pied de l'enfant, au point mousse en employant la laine double. Assemblez la semelle au-dessus en repliant les 2 cm. de point jersey qui formeront la semelle débordante. Posez le ruban. Tricotez l'autre pied de la même façon.



LES MANTEAUX D'AUTOMNE

Le manteau ample froqué et la redingote bien cintrée sont les deux types de manteaux à la mode pour cet automne. Ils n'ont qu'un seul point en commun : des épaules arrondies, quoique toujours larges, et des manches à montures souvent imprévues et intéressantes.



LA SERVANTE

NOUVELLE VALAISANNE INÉDITE DE S. CORINNA BILLE

Ce soir de juillet, ils avaient laissé la porte de la cuisine grande ouverte, mais aucune fraîcheur n'y pénétrait, l'air du dehors étant lourd et immobile comme si tous les anges du ciel avaient renoncé aux voyages.

Les six enfants assis autour de la table sans nappe, devant des assiettes et des bols d'une faïence devenue grise et rayée à la longue, étaient tous fatigués et mangeaient à peine.

Victoire, leur mère, les regarda l'un après l'autre, s'attardant un peu plus sur celui-ci que sur celui-là, et finit par dire :

— Cet été, je vous envoie à la montagne.

Ils ne comprirent pas tout de suite la joie qui venait de leur échoir. Elle était encore trop loin d'eux, pour la saisir, il eût fallu faire des gestes trop pénibles, de ces gestes qu'il vous arrive d'esquisser dans les rêves et qui vous demandent un effort surhumain. Lever l'avant-bras pour amener leur cuillère à la bouche, en exigeait déjà un si grand, qu'ils refusaient, ce soir-là, d'en accomplir d'autres.

La cuisine donnait sur une petite cour qui possédait, en son milieu, un jardin de légumes et, sur l'un de ses côtés, une fumière. L'ombre l'avait envahie, mais entre une maison d'habitation et une grange-écurie, on apercevait une partie du versant de la Noble Contrée, au bas duquel s'allongeait le village. Les rayons du soleil, prêts à disparaître derrière la montagne, traversaient de biais les vignes et les prairies étagées, cernées par le plomb des murs, et les enfants suçaient du regard ce paysage-vitrail dont la lumière dorée descendait en eux comme un miel bienfaisant. Peu à peu, les têtes des petits frères et des petites sœurs s'endormirent sur les épaules ou les genoux des aînés, tandis que ceux-ci restèrent encore un long moment, le dos appuyé à la paroi, les yeux fixes.

Victoire lavait la vaisselle et mettait de l'ordre. Elle laissa sur la table une assiette et un verre pour son mari qui reviendrait de l'usine d'aluminium à dix heures, car c'était la semaine où il faisait partie de l'équipe du soir. Cet ouvrier, demeuré paysan, comme bien d'autres dans la région, consacrait encore la moitié de sa journée à l'entretien de deux vignes et de quelques champs.

— Allez jouer dehors, dit Victoire aux enfants.

Mais ils n'entendirent pas, un corps opaque venait de se placer entre eux et le paysage.

— Ah ! c'est toi, Armande, fit la mère.

Une jeune fille était debout sur le seuil, très grande, et se tenait bien droite, les bras cachés derrière le dos. On voyait d'elle surtout des yeux larges, couleur de sulfate et comme cirés, et sa bouche qui fendait son visage et qui était mince, sauf au centre où les deux lèvres s'épaississaient.

— Vous en avez tant que ça ? s'étonna-t-elle d'une voix nette, en désignant d'un mouvement d'épaule les enfants attablés.

— Oui... et ce n'est pas fini, fut la réponse.

Et après un silence :

— Alors, pour quand peux-tu venir ?

— Demain matin.

— Ça va.

La jeune fille examina, une fois encore, les enfants, la cuisine, la femme, et disparut. Mais le paysage vert doré ne revint pas se mettre dans l'encadrement de la porte, il était lui aussi rentré dans l'ombre.

— C'est elle qui sera notre servante, dit la mère. Elle passe pour être sérieuse et bonne ménagère. Elle s'appelle Armande.

— Armande... répétèrent les enfants ensevelis dans leur torpeur. Et, agrippés les uns aux autres, ils sortirent dans la cour où l'air commençait à peine à s'alléger.

Une semaine plus tard, quand Armande — ce nom lui resta — fut mise au courant de son travail, les enfants et elle partirent pour la montagne où une tante leur prêtait un chalet. Ils emmenèrent avec eux le jeune garçon d'une voisine qui avait supplié Victoire de lui permettre d'aller là-haut, car, disait-elle, s'il reste ici, il va périr. Et parce que la femme était encore plus pauvre qu'elle, Victoire accepta de le prendre à sa charge.

En les voyant passer, les gens des villages murmuraient : — Ils ont bien de la chance, ces enfants, d'avoir un si bel ange gardien.

L'ange gardien, c'était la nouvelle servante.

Ils laissèrent en dessous d'eux la grande vallée qui se craquelait, s'argentait, remplie de chaleur jusqu'au bord.

Les flancs lisses des deux chaînes montagneuses se renvoyaient réciproquement leurs rayons, et dans cette atmosphère étouffante, c'est à peine si le Rhône se frayait un chemin de fraîcheur. Gris étaient les saules dans les prés, gris les peupliers le long des routes, gris les rochers, grise la poussière. Et gris, peut-être aussi, les hommes à cause de la soif...

De cette fournaise, les enfants conduits par Amande, sortirent intacts. Un air vivant s'appuyait contre leurs joues, s'enroulait autour de leurs bras et de leurs jambes; des eaux de glace descendaient à eux à travers les cailloux et les saxifrages, et ils s'y abreuvaient en compagnie des lycoènes, ces papillons-mouches, toujours assoiffés, aux ailes d'un bleu de campanule; mais d'avoir marché trop vite, ils entendaient leur cœur battre comme si leur corps entier n'eût été qu'un cœur.

Le chalet, composé d'une écurie, vide alors, au-dessus de laquelle se trouvaient une chambre habitable, une petite cuisine et une grange, était situé sur un plateau d'où l'on ne voyait que de l'herbe et du ciel, et des sommets de montagnes qui prenaient pied on ne savait où. Il fallait aller au bord pour voir la plaine du Rhône et les enfants ne s'en inquiétaient guère. Pour eux, seul le plateau existait. Ils aimaient son pelage court et rugueux, rempli de fleurs et d'insectes musiciens, sa solitude qui le rendait immense, son vent qui parlait, son chemin qui ressemblait plus à une piste qu'à un vrai chemin et menait à un village invisible, sans réalité aucune.

Ils venaient à peine de gravir les marches qui conduisaient à la cuisine, qu'un nuage cacha le soleil. Ils virent, autour d'eux, les prés se mouvoir, et ils entendirent les madriers du chalet gémir comme ceux d'un vieux bateau égaré sur un lac plein de courants et de tourbillons. La grande Amande aux yeux vernissés, debout à l'avant, faisait plutôt songer à une figure de proue païenne qu'à un ange gardien. Les enfants se souvinrent de leur mère qu'ils avaient oubliée et qui devait rester en plaine pour s'occuper du ménage du père et travailler la campagne.

Le lendemain, sitôt levés, ils se mirent à courir pieds nus sur le plateau, droit devant eux, les bras étendus. Ils étaient des oiseaux, ils s'envoleraient n'importe où, là-bas, pardessus le monde, jusqu'à ces montagnes bleues... Le terrain, élastique sous leurs pas, les faisait rebondir, mais soudain, parce qu'un chardon les avait mordu ou une tige un peu égratignée, ils se souvenaient qu'ils étaient moins ailés qu'ils ne voulaient bien le croire. Et pour s'en consoler, ils entraient dans les flaques d'eau immobile dans les creux, si transparente qu'on ne la devinait pas toujours, si ce n'était à l'éclat plus sombre des herbes et au froid qui enserrait brutalement les chevilles.

Mais ils s'aperçurent bien vite qu'ils n'étaient pas là pour s'amuser et devenir oiseaux. A chacun, Amande donna une tâche précise. Luc, l'aîné, âgé de dix ans, devait aller chercher l'eau à une source convertie en puits, à un quart d'heure du chalet. Il la ramenait dans une brante en fer qui glaçait son dos, lui coupait le souffle, et dont les courroies de cuir marquaient de rouge ses épaules. Il ne disait rien, fier d'être chargé de cette mission, mais quand il arrivait à la cuisine, il avait des lèvres serrées et des yeux tellement fixes que ses sœurs s'enfuyaient.

Et chaque fois, Amande lui demandait :

— Tu n'as pas vu d'anguille, au moins ?

— Non.

Mais cette réponse ne la satisfaisait pas. Méfiante, elle se penchait sur la brante et l'inspectait longuement.

— Elle regarde sa figure dans l'eau ! se moquait Clothilde, l'aînée des filles. Et elle expliquait aux autres : « C'est seulement là-dedans qu'elle ose se regarder parce que ça bouge et que ce n'est pas net, sinon elle aurait peur de son image. » A vrai dire, la seule chose dont Amande eût peur, c'était des anguilles.

Certains jours, on s'en allait dans la forêt au-dessus du plateau pour y ramasser le bois. La servante — mais était-ce encore une servante ? — dirigeait et surveillait le travail tout en se balançant aux branches des sapins, de ces sapins dont on attend toujours l'accomplissement d'un geste à cause de leurs branchages qui sont comme les bras d'un danseur au moment où il va exécuter une figure. Amande et son poids les délivraient enfin de leur immobilité; les arbres s'ébranlaient avec reconnaissance en donnant toute leur odeur, toute leur musique.

« Elle se croit un écureuil ! » grommelait Clothilde jalouse, en arrachant une branche morte collée au sol.

Chaque matin, les filles balayaient la chambre et, chaque soir, vers cinq heures, partaient acheter du lait chez le paysan le plus proche, et il fallait faire bien attention qu'aucune goutte ne sortît du bidon, sinon Amande grondait. Elle avait une manière de gronder en vous regardant de ses yeux verts, et comme pointus, qui entraient en vous et coupaient votre âme en petits morceaux, et de commander tout ce qu'elle voulait d'une voix solide qui vous pesait sur le corps et le dominait. On était obligé d'obéir. Seule, Clothilde lui restait insoumise.

— Demande-moi pardon, à genoux !

La fillette restait debout, les bras croisés, la lèvre supérieure — qu'elle avait un peu avançante — légèrement froncée.

Amande l'enfermait durant des heures, et même une fois un jour entier, dans une étroite cage en planches adossée au nord de la cuisine et qui se trouvait être en réalité le cabinet d'aisance. Pour que sa prisonnière ne puisse s'échapper, elle fixait une barre de fer en travers de la porte. Clothilde, qui jamais ne pleurait, préférait encore la privation d'air et de lumière à l'humiliation de demander pardon.

Dans la demi-obscurité, elle méditait des projets de vengeance : capturer une anguille et la glisser dans le verre d'Amande; cacher une gerbe d'orties dans son lit; brûler sa robe et sa peau à l'aide d'une braise, etc. Mais elle sentait bien qu'une force supérieure à elle, l'empêchait toujours de mettre ces projets à exécution.

Un jour qu'ils étaient tous rassemblés devant le chalet, ils virent s'approcher d'eux une petite femme sans âge, vêtue proprement d'un tablier-fourreau gris qui cachait les lignes de son corps et lui donnait l'aspect d'un cylindre. Elle eut un sourire gêné et salua humblement au passage.

— Tiens, mais je la connais ! s'exclama la servante.

La femme se retourna peureuse, mais elle fut vite approuvée. Elle s'appelait Jacqueline Martino et se trouvait, pour l'été, en place chez des gens qui possédaient un chalet au-dessus de la forêt. On l'avait envoyée en commissions au village et, au retour, elle était passée par ici. Les enfants ne firent guère attention à elle. Pourtant, lorsqu'elle eut dit : « j'ai soif ! », ils remarquèrent qu'Amande alla lui chercher un bol de lait, et ils furent très surpris de voir la visiteuse, après avoir bu, lui tendre un franc. C'était le payer bien cher, mais Amande accepta cet argent comme une chose toute naturelle.

— Tu reviendras souvent, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, je reviendrai, répondit la petite femme avec un sourire que les enfants auraient comparé à celui d'un clown s'ils n'avaient ignoré candidement l'existence de ce genre d'individu. Quand elle fut partie, la servante se mit à chanter : « Sœur, sœur Jacqueline, sonnez, sonnez matines ! » Et elle éclata de rire.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent au dimanche, — mais était-ce vraiment dimanche ? Seuls, quelques carillons fantômes le leur dirent. Les enfants surpris de ne pas être envoyés à la messe, s'aperçurent qu'Amande avait disparu. Ils eurent enfin une journée de liberté, une journée où ils burent de l'eau des flaques et se nourrirent de cœurs de chardons qu'ils découpèrent avec leurs canifs en se piquant les doigts. Ils se laissèrent rouler du haut en bas des pentes et se relevèrent, les esprits tout retournés, les habits fleurant le serpolet. Ils allèrent dans les bois faire danser les sapins comme le faisait Amande; ils essayèrent d'imiter sa façon de relever la tête et de fermer les yeux au moment où la branche se redresse, et Clothilde se fâcha parce que sa robe refusait de se gonfler aussi bien que la sienne. Ils jouèrent au jeu du couteau qui s'enfonçait dans la terre, après avoir exécuté des acrobaties dont les dix doigts sont les tremplins. Ils furent les propriétaires de grands troupeaux de vaches et de brebis que les cônes bruns des sapins étaient censés représenter, et ils se rappelèrent ce que disait de Job leur petite Bible illustrée, qu'ils étudiaient à l'école primaire : « Il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses... » Jusqu'à présent, cette abondance de biens pour un seul homme leur avait toujours paru exagérée : dans leur canton, les paysans les plus riches ne possédaient guère plus d'une huitaine de vaches, un mulet, quelques chèvres. Et ils avaient commencé à mettre en doute la véracité de ce livre saint qui prenait trop le ton d'un livre de contes de fée, mais ce jour-là en contemplant leurs troupeaux de cônes, ils pensèrent que ce n'était pas impossible.

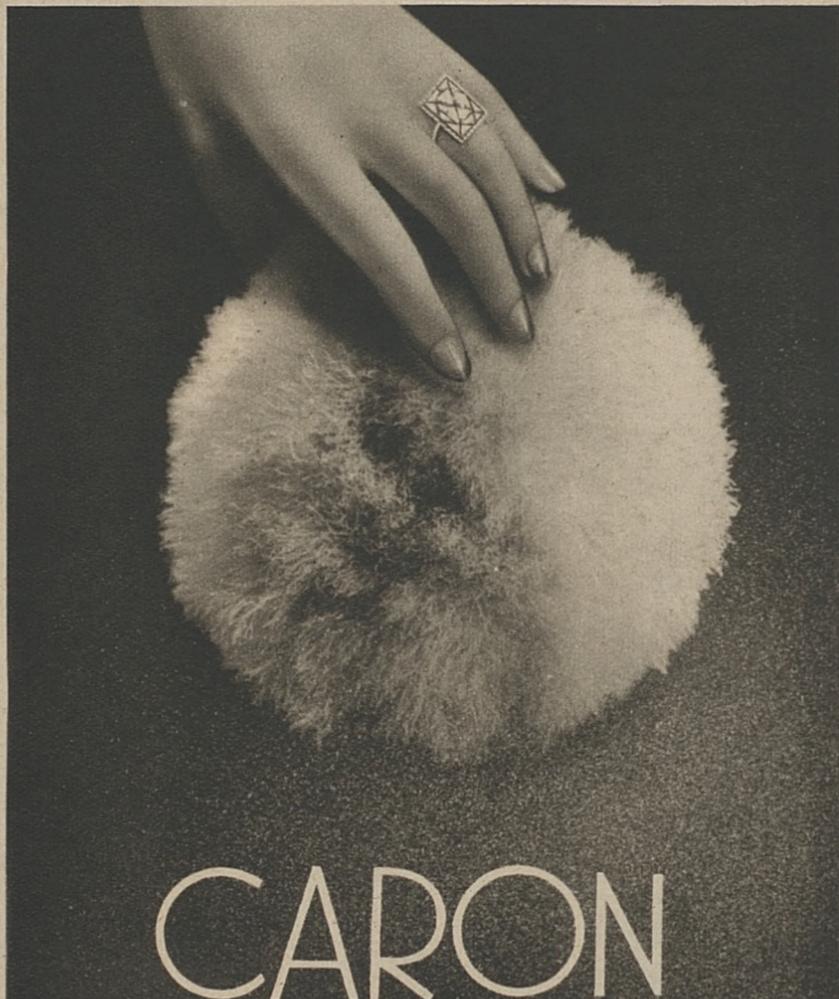
(Suite à la page 20)



“PROVOCATION”

Jui Samour

En vente dans toutes les bonnes maisons · Dépositaire pour la Suisse: Louis Tschanz, Comptoir de la parfumerie S. A., Genève



"MADAME PEAU FINE" Poudre Spéciale de Caron

LOUIS TSCHANZ, COMPTOIR DE LA PARFUMERIE S. A., 15, RUE VERNONNEX, GENÈVE



Quelle santé
resplendissante

reflète l'heureuse mine
de cet enfant ! Ses dents sont
saines et fortes, car elles sont soignées
au KOLYNOS. KOLYNOS convient
tout particulièrement aux dents déli-
cates et aux gencives sensibles des petits
enfants. Grâce à son goût agréable
et à ses propriétés rafraîchissantes,
les enfants préfèrent KOLYNOS
aux dentifrices ordinaires.



KOLYNOS

Doetsch, Grether & Co S.A.,
Dépt. cosmétique

Le soir, assis au bord du chemin qui tra-
versait le plateau, ils causaient entre eux à
voix basse avec cette gravité et ce mystère qui
émanent des enfants lorsqu'ils se savent seuls
et qu'ils sont fatigués d'avoir joué à trop de
jeux. Il était déjà tard, et il faisait presque
nuit sur la montagne, bien que le ciel fût
encore brillant et les nuages gonflés de lumière.

Une musique à peine distincte se fit enten-
dre. Ils écoutèrent. Elle ne venait pas de
dessous les herbes, elle venait de l'horizon.
Parce qu'ils avaient froid et se sentaient aban-
donnés, ils éprouvèrent le besoin de croire en
quelque chose de très beau, et ils se dirent que
c'étaient peut-être des anges... Mais l'air qu'ils
percevaient était un air d'accordéon, et chacun
sait que les anges jouent de préférence de la
harpe ou du violon, en quoi ils ont tort.

La musique se rapprochait d'eux. Que leur
voulait-elle ? Ils virent, sur le chemin, s'avancer
trois personnes. Elles étaient dépourvues
d'ailes et d'auroles et bien qu'ils ne s'y atten-
daient guère, à présent, ils furent déçus. Elles
semblaient toutes trois de la même taille, mais
celle du milieu avait une démarche dansante
tandis que les deux autres traînaient la jambe.
Une quatrième personne, d'apparence courte
et difforme, les suivait, plusieurs mètres en
arrière : le joueur d'accordéon. Au moment où
cet étrange cortège passa près d'eux, ils recon-
nurent Amande entre deux hommes qui la
tenaient par la taille. De petites étoiles étaient
restées prises dans les rets de sa chevelure, et
ses yeux avaient recueilli, avec la même fer-
veur que les nuages, les derniers feux du soleil.
Elle regardait très loin devant elle et ne prit
pas garde aux enfants, mais ceux-ci s'éton-
nèrent des points phosphorescents qu'elle avait
dans les cheveux.

— Je vous dis, moi, je vous dis qu'elle est
un peu sorcière... murmura Sébastien, le garçon
de la voisine, qu'on écoutait toujours parce
que sa voix avait un son de clochette et que
son front se plissait comme le front d'un petit
vieux.

— Ça n'existe plus les sorcières, tran-
cha Clothilde. C'est une coureuse, voilà tout !

Mais, ce soir, elle aussi se sentait impres-
sionnée par l'allure de la servante.

Ils restèrent assis, sans rien dire, un long
moment encore, puis ils se donnèrent tous la
main et se levèrent pour rentrer au chalet. Sur
la surface noire du plateau, toutes les flaques
d'eau étaient peintes en or, avec leurs contours
précis, comme les lacs sur une carte de géogra-
phie. Mais on n'y pouvait lire aucun signe,
aucun nom.

Amande les appelait. Elle se tenait debout,
seule et calme, dans la cuisine, et les attendait.
Elle avait sa robe de soie des dimanches, mais
dans ses cheveux... plus d'étoiles.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

Alors, ils aperçurent, fixés sur sa tête, une
douzaine de vers luisants qui n'étaient plus
sous la lumière de la lampe que des larves
laidés et grisâtres.

Le lendemain, rien ne semblait avoir trou-
blé la vie habituelle des enfants de Victoire,
si ce n'est qu'ils attendirent, avec encore plus
d'impatience que les autres jours, l'heure du
dîner. Ils avaient faim et Amande venait de
piquer leur curiosité en leur annonçant :

— Aujourd'hui, je vous ai fait des caram-
els.

Les repas qu'elle confectionnait, consistait
le plus souvent en une assiette de polente mal
cuite dont les grains craquaient sous les dents
comme du sable. Ils essayaient de calmer leur
envie de douceurs et d'inédit en furetant dans
la cuisine, mais les pots de confiture, les mor-
ceaux de sucre et les pommes reinettes de
l'automne dernier, qu'ils avaient montés avec
eux, de la plaine, étaient enfermés dans un
placard dont la servante gardait la clé.

A midi, — était-ce vraiment midi ? Aucun
cadran ne pouvait le leur dire, sauf celui du
ciel, — une marmite en fonte fut placée au
milieu de la table sur un journal plié en deux.
Les enfants se rassemblèrent autour, on sou-
leva le couvercle... Les caramels promis n'é-
taient autre que des tranches de polente
réchauffées enduites d'un peu de sucre brûlé.

L'après-midi se passa d'une façon toute
nouvelle. Amande fit une provision de papier,
remplit d'eau une petite écuelle et la suça. Les
enfants la regardaient, de mauvaise humeur.

— Je vais vous apprendre à faire les papil-
lottes.

Elle leur dit cela comme s'il s'agissait d'un
jeu, aidée par le mot papillotte qui est un mot
aillé, plein de fantaisie et d'insouciance. Sans
attendre leur avis, elle s'installa sur un tabou-
ret court sur pattes, et les enfants ne purent
que l'entourer et se laisser initier à ce rite.
Germaine fut chargée, à l'aide d'un peigne
édenté, de séparer les cheveux en mèches régu-
lières; Luc déchirait le papier en morceaux et
en faisait des baguettes; Louise mouillait les
mèches et les enroulait autour; Arthur, une
bobine de gros fil en main, attachait ensemble
les deux bouts de chaque papillotte. « C'est
une besogne pour les filles, pas pour les gar-
çons ! » protestait-il, tout en se donnant une
peine infinie pour bien nouer le fil et le casser
avec les dents de la manière la plus délicate.

Clothilde à qui l'on n'avait rien demandé,
assistait un peu à l'écart à cette scène :

— Tes cheveux !... faisait-elle, se sentant
hors d'atteinte. Ils sont épais et raides comme
la queue d'une mule.

On ne daigna pas répondre.

Amande, durant deux jours, garda ses
papillottes qui ressemblaient à ces coquillages
noirs des marécages. D'être ainsi, la nuque et
les oreilles découvertes, son expression était
devenue presque enfantine et son prestige
aurait peut-être faibli si ses yeux n'avaient
gardé leur dureté et, sa voix, sa pesanteur.

— Je vous défends de partir !

Comme d'un geste, on arrête la montée
d'un cerf-volant dans le ciel, d'une phrase, elle
retenait l'élan des enfants toujours prêts à
s'enfuir sur le plateau. Ils revenaient au chalet,
la bouche pleine de mots haineux qui ne sor-
taient pas.

— Allez me ramasser des fleurs !

Ils repartaient, cette fois, sans plaisir, avec
l'impression pénible d'être tous attachés à des
ficelles dont la servante maintenait les bouts
dans son poing fermé. Elle avait la manie de
s'entourer de fleurs. Elle ne leur donnait
jamais d'eau, ne les arrangeait jamais dans un
récipient; elle les froissait entre ses doigts, les
mordillait, les jetait à terre, ou bien s'en tres-
sait des couronnes et des colliers. Le sol de la
chambre en était jonché, il avait l'aspect d'un
reposerai au lendemain d'une Fête-Dieu.

Elle ne leur disait plus : « Allez m'attraper
des papillons ! » Personne n'aurait voulu lui
en apporter, depuis le jour où elle en avait
épinglé plusieurs, en vie, les ailes ouvertes, sur
un ruban glissé dans ses cheveux.

La chaleur desséchait les petits lacs du pla-
teau, rendait méchantes les mouches et les
herbes. Les sauterelles s'envolaient avec un
bruit d'éventail qui s'ouvre et des airs de
fleurs en colère, et venaient se heurter aux
enfants de Victoire qui cueillaient, sans joie,
les jubarbes du tonnerre, les œillets des
chartreux, les crépides et les épervières
orangées.

Un soir, Amande fit infuser des plantes
qu'elle avait choisies elle-même. Sauf Philo-
mène, la dernière des filles âgée de six ans,
qui préféra boire du lait, tous les enfants
burent de cette tisane qui apaisait leur soif et
leur révolte. Puis ils allèrent se coucher dans
la chambre où ils dormaient tous ensemble,
les trois garçons sur une paillasse à même le
plancher, la servante et Philomène dans un
large lit paysan, haut sur jambes, en dessous
duquel se trouvait un autre lit très bas qu'on
tirait en dehors, pour la nuit, comme un tiroir,
et qui était réservé aux deux aînés.

Amande resta dans la cuisine.

Ils s'endormirent d'un sommeil pesant qui
les entraîna tout au fond du lac des rêves,
là où il n'y a plus ni flore, ni faune, ni
lumière, mais seulement de la boue et de la
nuit. Et ils y seraient demeurés longtemps,
privés d'images et de pensées, si des sons de
musique n'étaient descendus jusqu'à eux. Ils
arrivent en faisant mille saccades et ondu-
lations, et c'est joli de les voir venir car on
les voit davantage qu'on ne les entend. Mais
à peine touchent-ils le corps des enfants endor-
mis, pour essayer de les ramener à la surface,
que ceux-ci éprouvent une douleur physique.
Leurs corps sont trop lourds, et la musique
trop faible, trop capricieuse, pas assez
patiente. Tout de même, ils ouvrent les yeux,
mais leurs yeux brûlent et ils les referment.
Ils les ouvrent une seconde fois. La chambre
est remplie de musique, tellement remplie
qu'on ne peut presque plus respirer. Il n'y a
pas que de la musique, la chambre est pleine

de clarté et de fleurs; toutes celles qu'ils ont cueillies le jour même ! Ils aimeraient redescendre au fond du lac, là où il n'y a plus rien. Pourquoi ne veut-on pas les laisser tranquilles?... Ils ont envie de pleurer.

Philomène est la seule bien réveillée. Elle seule voit ce qui se passe réellement dans la chambre et cela lui plaît. Elle décide de quitter le lit, ce qui n'est pas si simple vu sa hauteur, mais elle y réussit quand même.

Ce qui l'attire le plus, ce n'est pas Amande qui danse devant la lampe à pétrole comme un grand papillon de nuit, ni ces trois jeunes gens qui sont des villageois. Ce qu'elle a très envie de voir de près, Philomène, ce qu'elle désire toucher, c'est cette grande boîte qui se plisse et se déplisse en ondulant d'une façon si étrange, et tous les boutons de nacre qui brillent sur les côtés. Au-dessus, se penche, tendre et attentif, un visage de paysan. Le visage voit que la petite fille le regarde, et la musique se tait.

— Oh ! la petite !

Elle est saisie sous les aisselles par Amande qui veut la remettre au lit, mais l'un des hommes s'en empare, la soulève dans ses bras et valse avec elle.

La musique a repris. Philomène contente de l'entendre à nouveau et d'être ainsi portée, pousse un cri de joie. Elle tourne dans un cercle de lumière et de fête. Là-bas, dans un coin sombre, dorment ses frères et sœurs; elle les a oubliés. A présent, la voilà sur les épaules de quelqu'un d'autre, elle est plus grande qu'Amande, plus grande que tous. Et brusquement, elle est déposée à terre, aux pieds de l'accordéoniste, tout près de l'instrument qui respire comme une bête et sent le cuir et la colle. Elle peut enfin toucher les boutons de nacre qui s'enfoncent lorsqu'elle y appuie le doigt, elle peut regarder les dessins en couleurs qui décorent la toile du soufflet...

Que fait Amande ? Elle danse, elle passe d'un homme à l'autre, elle soulève du bout de son soulier pointu des monceaux de fleurs sèches, et soudain la chambre a une bonne odeur de grange, une odeur vite chassée par celles du tabac, de la sueur et du vin. On voit de la jeune fille, tantôt la broussaille de ses cheveux, tantôt le bas de son corps à partir des hanches, les plis creux de sa robe qui s'ouvrent et se referment avec un mouvement frère de celui de l'accordéon, parfois plus qu'une cuisse et un genou tendus sous la soie verte.

A côté de la lampe, il y a les bouteilles que les villageois ont apportées et des verres qui se renversent et se vident dès que l'on cogne la table ce qui fait qu'elle est sillonnée de lacs et de fleuves. Amande les indique du doigt :

— Ici, le lac des Quatre-Cantons ! Ça, c'est le Rhône, et là-bas le lac Léman !

— Tu sais tout ça, toi ? lui répond un des hommes.

Et une main large s'abat sur l'épaule de la jeune fille, glisse jusqu'au sein, Philomène voit qu'Amande est en prison dans le bras de l'homme, un bras nu, rouge brique, parce qu'il fait chaud et que l'on a enlevé la veste. Philomène a peur pour Amande. Jamais elle ne pourra échapper à un bras pareil, si gonflé de sève, si têtue ! Philomène étouffe. Et voici que se présente à elle un verre rempli de vin jaune, le verre est devant sa figure et cache tout le reste.

— Bois, fait une voix.

Tout son corps brûle, mais elle boit quand même, à petites gorgées. Et puisqu'on rit et qu'on la regarde, elle recommence... Maintenant, elle est dans les prés, on fait les foins, mais le soleil est comme du feu, et les mouches, les grosses mouches de l'été bourdonnent à ses oreilles.

Elle s'est endormie, assise sur le genou de l'accordéoniste, la tête rejetée en arrière sur la table, et ses petites tresses trempent dans le lac des Quatre-Cantons.

Les nuits suivantes, la musique revenait, entraînait dans la chambre et y restait jusqu'à l'aube. Tous les enfants, sauf la cadette avaient de nouveau bu de la tisane, et ils dormaient du même sommeil douloureux entrecoupé de visions qu'ils prenaient, au réveil, pour des cauchemars.

La servante ayant remarqué que Philomène amusait les hommes, la leur donnait comme jouet. Elle se figurait aussi que sa présence atténuerait le mauvais effet de ces bals nocturnes, au cas où quelqu'un les surprendrait. Elle lui disait :

— Tu ne raconteras pas aux autres ce que tu as vu cette nuit.

Et la fillette qui se sentait honorée d'être, parmi ses frères et sœurs, la seule invitée à la fête, gardait le secret. Parfois, elle eût préféré dormir et se tournait contre le mur pour ne pas entendre l'accordéon qui l'appelait, mais il lui était impossible de ne pas se souvenir que, dans la poche d'un des paysans, il y avait toujours, pour elle, des bâtons de chocolat enveloppés dans du papier d'argent avec le mot « Exquis » ou « Régal » inscrit en lettres d'or, et peut-être aussi un cornet de bonbons, de ces bonbons imitant des quartiers d'orange ou de citron. Alors, elle descendait de son lit, avec sa robe du jour qu'elle ne quittait plus et qui était toute chiffonnée, et s'approchait. Elle évitait de s'égarer dans l'espace où les jeunes gens dansaient. Elle éprouvait vis-à-vis d'eux quelque crainte, surtout que leurs mouvements devenaient lents et indécis et que leurs yeux, dans leurs visages échauffés, n'avaient plus l'air d'être à leur place juste. Mais elle aimait se tenir à côté du joueur d'accordéon, et quand ils s'en allaient tous, elle voulait encore le suivre. Amande l'en empêchait en la repoussant et en fermant la porte avant qu'elle ait eu le temps de passer le seuil. La

petite fille remontait se coucher ou se laissait choir à terre, persuadée que la fête n'était pas finie, qu'elle se continuait dans la cuisine, ou dehors sur le plateau, car des mélodies lointaines se faisaient entendre longtemps encore.

Ses frères et sœurs se réveillaient, chaque matin, en croyant avoir fait des rêves dont ils se souvenaient mal, mais qui les fatiguaient beaucoup. A voir leurs figures pâles et tirées, on devinait bien que leur sommeil n'était pas un sommeil normal. Philomène, elle, n'avait jamais de cauchemars, mais au lieu de jouer et de courir, elle restait assise dans un coin et s'enfermait dans un mutisme dont personne ne songeait à la sortir. Et quand la servante lui disait d'aller au soleil, elle répondait qu'il lui tapait trop fort sur la tête.

Amande n'avait plus à couper l'élan des gamins cerfs-volants : ils traînaient autour du chalet, l'œil morne, les habits déchirés, déteints, et le vent de la joie n'était plus là pour les inciter aux expéditions célestes. Elle-même semblait lasse et silencieuse. Sa voix ne commandait plus, ses paupières se fermaient à demi. Personne n'avait faim, on buvait un peu de lait cru qu'elle faisait apporter et de la vieille eau; on ne balayait plus la chambre. Il y avait pourtant un travail que, de temps à autre, elle exigeait des enfants: celui des papillottes. A part ça, aucun. Jacqueline au tablier gris, toujours laconique, continuait à s'arrêter au chalet, lors de ses passages, et ne semblait rien remarquer. Amande sortait de sa torpeur pour lui tendre un bol de lait que la visiteuse lapait avec un plaisir ronronnant de chatte pauvre, et ne manquait jamais de payer un franc.

Parfois, Amande demandait :

— Tu ne regrettes pas ton couvent ?

— Non, non, faisait-elle.

— Pourquoi n'ont-ils pas voulu te garder ?

— Non, non... répétait Jacqueline.

— Pourtant, Dieu a dit: « Heureux les simples d'esprit ! »

Et la jeune fille la regardait d'un air moqueur.

Le pouvoir soporifique de la tisane avait-il diminué, ou bien Amande ne se donnait-elle plus la peine de leur en faire boire ? Toujours est-il que les enfants, peu à peu, se rendirent compte de ce qui se passait, la nuit, tout près d'eux. Résignés, amorphes, ils ne réagirent pas et suivaient des yeux, sans mot dire, le spectacle qui leur était imposé.

Puis un jour, on fit un peu d'ordre, on balaya la chambre, et Amande décréta que c'était le moment de redescendre en plaine.

Elle voyait bien que la mine des enfants qu'on lui avait confiés n'était pas celle d'enfants qui ont passé des vacances à la montagne. Ils avaient beaucoup maigri, sur leurs visages transparents, apparaissaient des taches bleues et leurs yeux

(Suite à la page 24)

TOSCA

un chef d'œuvre de la maison mondiale «4711», plein de charme et de poésie, est le parfum classique par excellence. Une composition des essences les plus pures du monde entier, de raffinement et de haute culture - créé pour compléter l'élégance et la beauté de la femme moderne.

4711 TOSCA
PARFUM - EAU DE COLOGNE

Votre chevelure, votre coiffure

LUI plaisent-elles?

Si vous n'en êtes pas sûre, voici un bon moyen:



Soignez dès aujourd'hui vos cheveux avec TÊTE-NOIRE. Ils y gagneront un bel éclat naturel et vos ondulations, beauté de la forme et durée.

DOETSCH, GREYER & CIE S. A., BALE
Dépt. cosmétique



Shamposan Shampooir TÊTE-NOIRE
Produit suisse: sans savon et sans alcali, à base de Shamposol, le produit suisse de qualité

Sur désir votre coiffeur lave volontiers avec TÊTE-NOIRE



La lutte contre le marché noir

La marchandise surprise au « marché noir » doit être saisie : les enquêteurs ne la laissent pas échapper.

Une police spéciale poursuit les saboteurs du rationnement

Dans la plus grande partie de l'Europe, on en est réduit aujourd'hui à se procurer les vivres indispensables par des moyens et des subterfuges illicites. Celui qui veut échapper à la famine et au froid essaye, bien qu'il lui en coûte, de

s'approvisionner au marché noir. En Suisse, les autorités ont pris des mesures judicieuses pour assurer, par l'accumulation des réserves et leur rationnement, une répartition équitable et suffisante des vivres et des denrées. Cela n'a

pas empêché le marché noir de se développer, chez nous aussi, dans des proportions inquiétantes. Jusqu'à la fin de 1942, nos autorités se sont occupées d'environ 65.000 infractions aux prescriptions de l'économie de guerre. A la fin de l'année présente, il est à craindre que leur nombre ne s'élève à cent mille. La plupart de ces infractions concernent le marché noir. Ce terme désigne à la fois le commerce sans coupons des denrées rationnées; celui, sans autorisation, des marchandises contingentées; le trafic des titres de rationnement vrais ou falsifiés, ainsi que la dissimulation des marchandises soumises au contrôle.

Le Département fédéral de l'économie publique a créé au printemps de l'année dernière une section spéciale chargée de combattre le marché noir. En collaboration étroite avec la police des cantons et des communes, avec



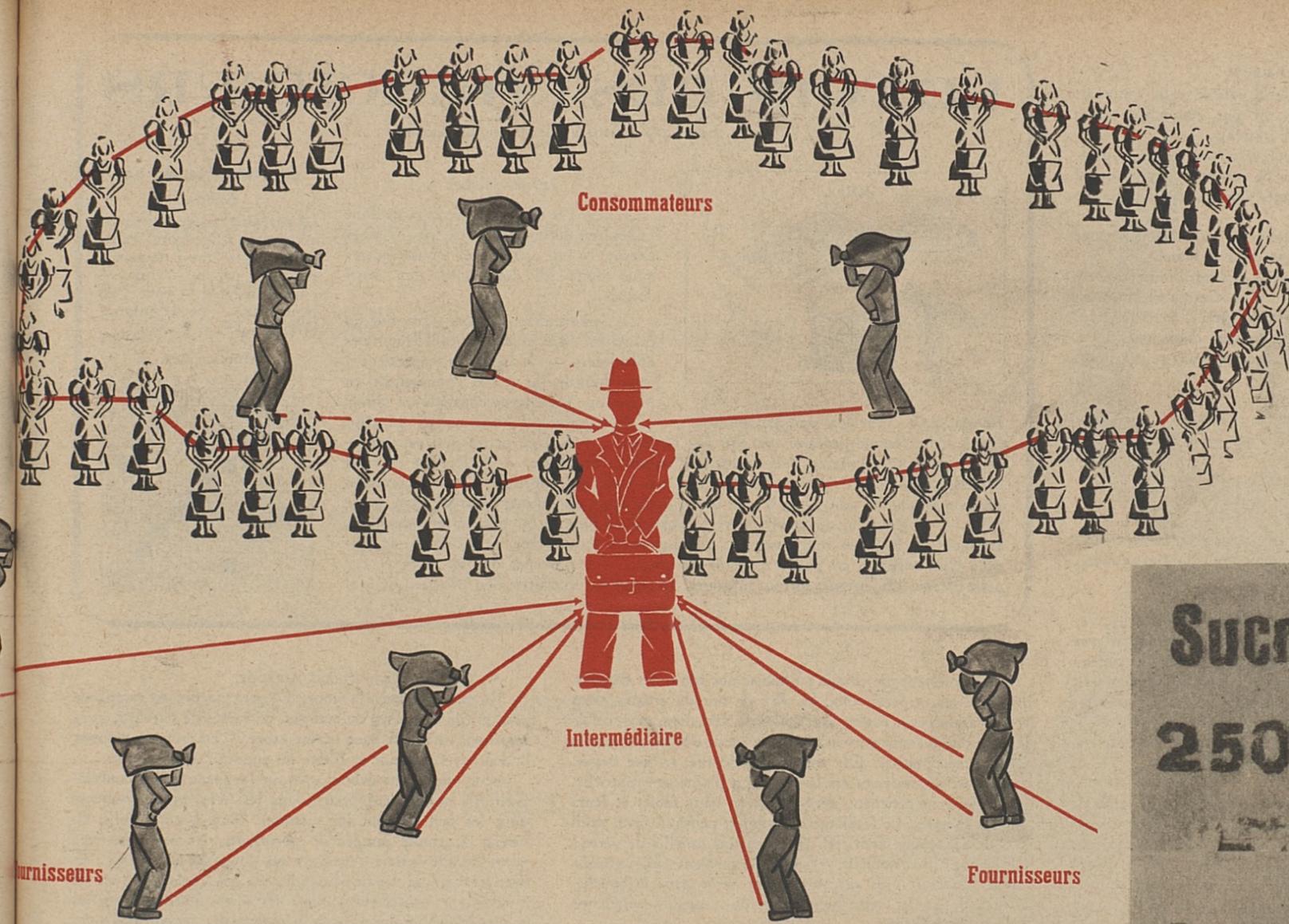
M. F. Ammann, docteur en droit, chef de la section chargée de combattre le marché noir, a été appelé à diriger, dès le 1er septembre, le service du contentieux du Département fédéral de l'économie publique. Ce jeune juriste bernois, au caractère énergique, occupe ses loisirs à cultiver son jardin potager.

Un jour d'été lourd et orageux... Sur une route de campagne, les inspecteurs de la section du marché noir, aidés par la police locale, procèdent à un coup de sonde: « Ouvrez vos sacoches ! » Celui qui cache une marchandise rationnée fera bien de l'annoncer.

« Mademoiselle, n'auriez-vous pas un jambon ou quelques œufs frais à déclarer ? » Le contrôle a parfois des côtés humoristiques. Souvent aussi, les scènes sont moins drôles !

Le chemin compliqué de la marchandise vendue au marché noir

La marchandise passe du trafiquant professionnel aux intermédiaires, puis par de nombreux détours aux ménagères. 88 femmes ont été compromises et punies dans une seule et même affaire. Elles avaient acheté non seulement des marchandises, mais également des coupons. Les quantités de marchandises étaient considérables : plus de 5000 kg. de sucre, 1300 litres d'huile, 1100 kg. de pâtes, environ 1000 kg. de riz, quelques centaines de kilos de café, du beurre, de la farine et deux ou trois cents morceaux de savon.



Un délit particulièrement grave : la falsification des coupons qui s'opère souvent par des moyens raffinés. Ces coupons de sucre falsifiés étaient pourvus du filigrane. La supercherie a néanmoins été découverte : le coupon falsifié est en haut et l'authentique en bas.

la police de l'armée et celle des douanes, avec les autorités fiscales et l'aide des bons citoyens, le Département susmentionné a engagé une lutte implacable contre tous les saboteurs du rationnement. Une douzaine d'inspecteurs qualifiés, qui se sont précédemment distingués dans des corps de police cantonaux, sont chargés des enquêtes. Celles-ci se poursuivent souvent d'une manière subtile, en usant de méthodes propres à contrecarrer les trucs raffinés des spécialistes du marché noir. Il ne faut toutefois pas confondre ces inspecteurs de police secrète, qui pour mieux démasquer les délinquants jouent le rôle de clients intéressés au marché noir, avec des agents provocateurs qui, contrairement aux instructions données par le Conseil fédéral et les autorités préposées à l'économie de guerre, incitent le citoyen inoffensif à commettre des actes délictueux. On nous dira

peut-être que s'il est nécessaire de poursuivre les gros trafiquants, les professionnels du marché noir, les profiteurs et les faussaires, il ne faudrait pas, en revanche, faire un drame de la petite aventure d'un touriste qui, occasionnellement, achète un livre de beurre sans coupons, ou l'histoire d'une ménagère qui moyennant un peu d'argent se procure quelques coupons supplémentaires. Nous répondrons sans hésiter que cette distinction est fautive et dangereuse. Ce sont les petits clients qui rendent possibles le gros trafic et le marché à la chaîne. Les denrées et les coupons passent de mains en mains, d'intermédiaire à intermédiaire, jusqu'à ce que, par petites quantités, mais à des prix excessifs, ils parviennent enfin au public.

Le marché noir n'est pas autre chose que le sabotage du rationnement et dans bien des cas — qu'on pense

notamment à l'essence — il constitue une atteinte réelle à la défense nationale. Il provoque en outre la hausse des prix et des désordres sociaux. Enfin, il trompe le pays dans ses propres frontières. Une infraction, si petite soit-elle, est et demeure un danger.



On n'inspecte pas que les touristes ou les voyageurs rentrant de vacances. Les autocars, les chars de livraison, les voitures des campagnards allant à la foire sont parfois examinés dans les moindres détails.



Les trafiquants du marché noir sont souvent des accapareurs négligents. Ils laissent se corrompre et se perdre des denrées précieuses et menacent ainsi la santé de ceux qui leur achètent de la marchandise à demi ou entièrement avariée. f) Caisse de fromage « Schabziger » ; g) fromage maigre attaqué par des vers ; h) œufs en conserve ; i) viande en conserve ; j) pot contenant une matière indéfinissable en raison de son état de pourriture.



Les inspecteurs de la section du marché noir font irruption dans les trains, sur les débarcadères, dans les endroits les plus divers : « Ouvrez vos valises, vos caisses, vos sacs ! » Chacun doit indiquer la provenance des marchandises qu'il transporte.

étaient pâles. Sébastien, le fils de la voisine, celui qui avait tellement besoin de respirer un air pur, ressemblait à un petit vieux et pouvait à peine se soutenir.

Pour la première fois, ils n'eurent aucun regret en quittant le plateau. Ils avaient hâte de retrouver leur mère et sa chaleur. Mais avant de s'engager sur le chemin, Amande fit signe de s'arrêter :

— Nous allons jouer à un nouveau jeu. Arrachons toute une poignée d'herbe et mettons-la dans la bouche.

Elle fit comme elle avait dit et les enfants l'imitèrent.

— Voilà, c'est bien, dit-elle. Toi, Germaine, mets-en plus. Toi, Arthur, tu n'en as que d'un côté. Il faut que vous en ayez, chacun, une grosse boule dans les deux joues.

Mais ils crachaient déjà leur herbe, trouvant ce jeu plutôt désagréable :

— On n'est pas des ruminants !

— Non, non, gardez-la ! Ecoutez : ceux qui la garderont jusqu'à la maison, auront gagné le jeu et je leur achèterai un beau jouet.

Les enfants acceptèrent l'épreuve.

C'est ainsi qu'ils descendirent sur la route.

— Plus vite ! criait Amande.

Ils prirent un raccourci qui s'enfonçait brusquement entre deux haies de noisetiers, de trembles et d'ormeaux nains, lourds d'odeurs douces et pourries.

Que disait la servante ?

— Si vous gardez bien jusqu'à ce soir ce que vous avez dans la bouche, si vous ne dites à personne que vous m'avez vue avec des hommes dans le chalet... Je vous ferai cadeau d'une belle poupée, d'une hauteur de cinquante centimètres, tout articulée, avec de vrais cheveux que vous pourrez peigner, et des robes différentes pour la semaine et le dimanche. Et à vous, les garçons, je donnerai un train qui marche tout seul, avec ses rails et sa gare.

Les enfants écoutent.

— ...Mais si vous dites un mot, si vous vous plaignez de moi, je ne vous offrirai rien du tout ! Tandis que si vous dites que j'ai été gentille, que vous avez bien mangé, que vous m'aimez bien... Oh ! alors, vous verrez comme il sera beau, le chemin de fer, et comme elle sera belle la poupée, toute en porcelaine, avec des cils mobiles et des lèvres rouges entre lesquelles on aperçoit les dents...

— Oui, oui !

La jeune fille rit, car elle sait qu'elle n'achètera jamais ces choses.

LE COIN DES CHERCHEURS

Les solutions paraîtront dans le prochain numéro.



Rébus.

Jeu de syllabes.

Enlevez le cœur des douze mots dont suivent les définitions — de trois syllabes chacun — et vous aurez douze autres mots dont les définitions sont aussi données.

1. Science dont Aristote a formulé les principes. Sans cœur : le cauchemar des apiculteurs. — 2. Le tatou appartient à cette famille. S. c. : il commençait en Messidor. 3. Celui qui possède un savoir étendu. S. c. : une loi, une ordonnance. — 4. Embarcation à voile sur les mers du Nord. S. c. : femme promise aux élus par Mahomet. — 5. Une permission exceptionnelle; grade universitaire. S. c. : femelle d'un chien de chasse. — 6. Il édite et vend des imprimés. S. c. : l'action de parcourir des yeux ces imprimés. — 7. Expression algébrique sans + sans —. S. c. : en terme populaire : un enfant; en argot : une jeune fille. — 8. Entaille, ouverture dans une pièce de bois. S. c. : mammifère des mers arctiques. — 9. Jeune religieuse. S. c. : réjouissances du mariage. — 10. Partie indivisible d'un corps. S. c. : partie invisible du corps. — 11. Mesure de 300 litres. S. c. : petit bateau. 12. Insigne, surtout militaire, qui tend à disparaître. S. c. : Recueil de lois.

SOLUTIONS DU NO 34

Rébus.

La parfaite raison fuit toute extrémité. (La part faite raison — le 2^{me} i de raisin remplacé par o — fuit — r de fruit biffé — toue Tex trait mitai — ne de mitaine biffé.) *

Mots croisés.

1	A	C	C	A	P	A	R	E	M	E	N	T
2	M	A	R	C	O	N	I	O	V	E	E	
3	P	N	E	N	D	O	R	M	E	U	R	
4	L	I	P	T	E	T	E	E	F	E		
5	I	D	I	V	S	E	V	R	A	B		
6	F	E	R	R	O	R	E	I	T	R	E	
7	I	S	N	A	R	D	S	E	R	A	N	
8	C	A	I	S	E	S	S	E	N	T		
9	A	M	M	E	N	I	L	E	U	H		
10	T	I	R	E	L	I	R	E	S	L	I	
11	I	M	A	N	S	O	U	T	I	E	N	
12	F	I	L	T	R	E	P	R	E	S	S	E

Ils traversent un village où habite une tante des enfants. Amande les inspecte. Oui, ça va : ils ont de grosses joues et la marche les a rosées, sauf celles de Sébastien, mais celui-là, tant pis. Justement, voici la tante. Déjà, elle les a dépassés sans les reconnaître. Elle est un peu vieille, sa vue baisse.

On est de nouveau sur la route. La plaine se rapproche, les vergers se penchent vers elle avec leurs fruits et leurs ombres longues. Le feuillage des vignes, peint en bleu, raidi de sulfate, semble artificiel. Et les raisins sont-ils de verre ? Oh ! non, s'ils étaient de verre, ils ne feraient pas si grande envie. Ce serait plus agréable de les avoir dans la bouche, au lieu de garder cette herbe dont on a depuis longtemps extrait le suc acide.

Ils sont arrivés dans leur village. Des connaissances les saluent et demandent :

— Il a fait beau là-haut ?

— Je pense bien, répond Amande.

Ils entrent dans la cour. Le petit jardin est rempli de plantes qui rampent, de courges, de rames de haricots, et le tournesol est aussi haut qu'un arbre. C'est bon de respirer l'odeur de l'automne et d'être de nouveau à la maison.

Leur mère était debout, devant la porte, et les contemplant. Ils mirent leurs yeux dans les siens, et un immense désir les prit de tout lui raconter. Mais à côté d'elle, ils virent la grande poupée de porcelaine. Ils ne dirent rien parce qu'elle venait de mettre un doigt sur ses lèvres... Et derrière eux, se tenait Amande, les bras étendus, avec ce mouvement protecteur qu'ont les anges gardiens sur les images. Mais Victoire n'eut qu'à les regarder, ses enfants, — et leurs joues ridiculement gonflées et leurs regards où les étoiles s'étaient éteintes, — pour tout comprendre.

S. Corinna BILLE.



ECOLES et INSTITUTS

Individualisation, formation intellectuelle et physique très soignée à

L'INSTITUT Prof. Buser TEUFEN

1000 m s. m.

Études approfondies de l'allemand (dipl.)

pour jeunes filles

Région du Säntis (par St-Gall)

Enseignement complet. Diplôme officiel de commerce et maturités. Certificats d'université anglaise. École ménagère productive. Grande ferme. Tous sports d'été et d'hiver. Excursions.

CHAMPÉRY 1070 m

ALPINA

COLLÈGE ALPIN POUR GARÇONS

avec section de commerce. - Enseignement placé sous contrôle officiel. - Début des cours : 20 septembre 1943. - Une année scolaire à la montagne assure le succès des études par une vitalité renouvelée.

Direction Honegger et J. Monney.

St-George's School CLARENS près MONTREUX

Internat - Externat Tél. 6.31.67

Cet institut permet aux jeunes filles qui ne peuvent se rendre en Angleterre, d'apprendre la langue anglaise dans les meilleures conditions. Ambiance et organisation anglaises. Tous les sports. Belle situation près du lac. Excellentes références en Suisse et à l'étranger.

Nouvelle École de Commerce Berne

Wallgasse 4, Téléphone 30766

Cours d'allemand. Préparation p. Commerce, administration, P. T. T., C.F.F., douane, écoles techniques, examens de contremaître, aides de médecin, gouvernantes, diplômes. Références. Prosp. gratuit. Cours janvier, avril, juin, sept., octobre.



Mal de dents ?

Alcacyl calme la douleur.
N'affecte ni le cœur
ni l'estomac.

Alcacyl

du Dr Wanderl
Dans toutes les pharmacies

Ça, c'est chic !

Maman nous fait tous les jours de bonnes tartines avec « bigrement bon », le petit fromage ¾ gras. Ça lui économise le beurre et c'est... bigrement bon !

Prêts

sont accordés à personnes de toutes professions. Service rapide et sérieux. Des milliers de prêts ont été versés à ce jour. Discretion complète assurée.

Banque Procrédit, Fribourg
Timbre-réponse s. v. p.

Clôture des annonces :
12 jours
avant parution de chaque numéro, le samedi

Article réclame :
COUVERTURES EN PIQUÉ
sans augmentation de prix jusqu'à épuisement du stock, superbe damas, entièrement laine, sans coupons, 130/160 cm., seulement fr. 27.50 la pièce. Demandez échantillons ! MULLER, literie, Staffelbach (Argovie).



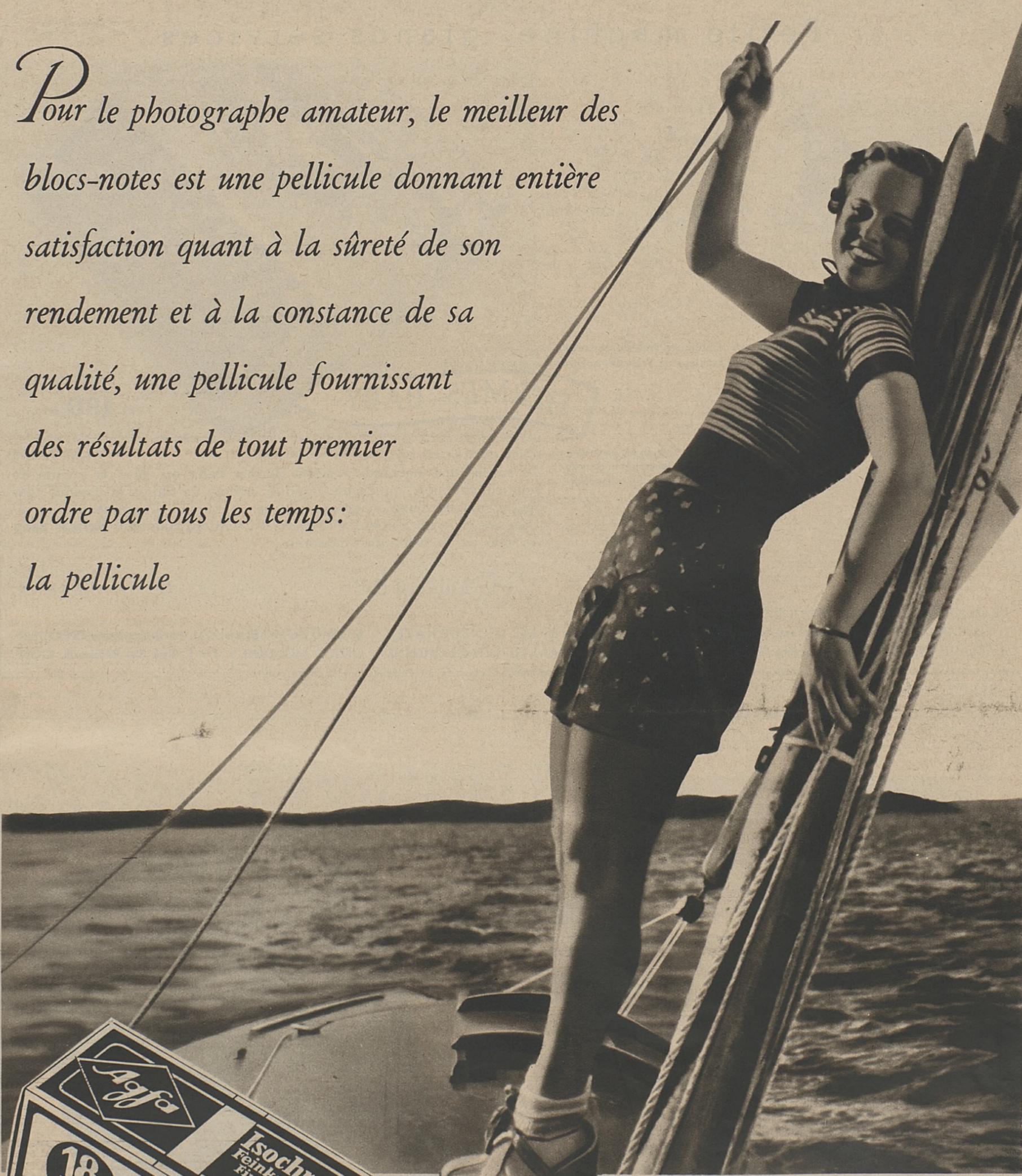
Ni maux de tête ni malaises
grâce aux comprimés de

Pyramidon



Py 37

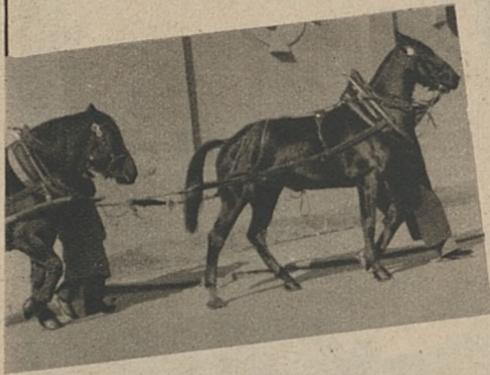
*Pour le photographe amateur, le meilleur des blocs-notes est une pellicule donnant entière satisfaction quant à la sûreté de son rendement et à la constance de sa qualité, une pellicule fournissant des résultats de tout premier ordre par tous les temps:
la pellicule*



Agfa Isochrom

Informez-vous auprès de votre fournisseur

Petite machine, grands services



En flèche!
Les jours de presse,
Hermès Baby est le
renfort indispensable
aux grandes machines.



Suisse! L'arbalète de Guillaume Tell est le sceau de la précision et de l'habileté de l'ouvrier suisse.



Garantie. Un bon de garantie d'un an est livré avec chaque Hermès Baby. Signé du fabricant et du vendeur, il porte le numéro de fabrication de la machine.



HERMÈS - BABY

Fr. 180.-

Poids: 3,750 kg.

Produit Paillard

Le succès des machines à écrire **Hermès Baby** est dû à la qualité de leur construction: précision, rapidité, netteté de frappe et presque tous les avantages d'une machine à écrire de bureau. L'expérience renommée des usines E. Paillard & C^{ie} S. A., à Yverdon, maintient **Hermès Baby** en tête de la technique moderne.

L M Campiche S A 3, RUE PÉPINET LAUSANNE

PRIMAVESI Guido, Nassa, 36 LUGANO

P. JACCARD, 8, Boulevard James-Fazy, GENÈVE

A. STRACHAN, 5, Boulevard du Théâtre, GENÈVE

A. BOSS, Faubourg du Lac, 11, NEUCHÂTEL

BUREAU COMPLET s. à r. l. 43, Rue Neuve, BIENNE

BUREAU COMPLET s. à r. l. 41, Rue de Lausanne, FRIBOURG

OFFICE MODERNE s. à r. l., Rue des Remparts, SION

Ce n'est pas dans les astres qu'est écrit...

... notre destin et nul ne saurait nous dire, à notre naissance, en quoi il consistera. Nous devons le prendre tel qu'il se présentera à nous.

Heureux celui qui ne perd ni sa foi, ni sa confiance en l'avenir et qui poursuit son chemin sans défaillance, le cœur joyeux et plein d'espoir!

Mais, malgré une telle conception de la vie, il est nécessaire cependant de compter avec les coups du sort toujours possibles et de s'assurer une sauvegarde efficace. Pères et mères ne devraient jamais perdre de vue cette question: « qu'advierait-il de ma famille si le malheur m'accablait subitement? »

Dans la détresse, l'assurance de « L'Illustré » sera pour vous et votre famille une protection financière efficace. La publication des nouveaux versements d'indemnités en est une preuve tangible.

Si votre abonnement à « L'Illustré » ne comporte pas encore l'assurance, demandez-nous — sans engagement aucun — nos conditions et renseignements; nous vous les fournirons volontiers.

« L'ILLUSTRÉ » Service des abonnements, Zofingue

Les abonnés assurés de « L'Illustré » le sont auprès de la « Winterthur », Société Suisse d'assurance, à Winterthur

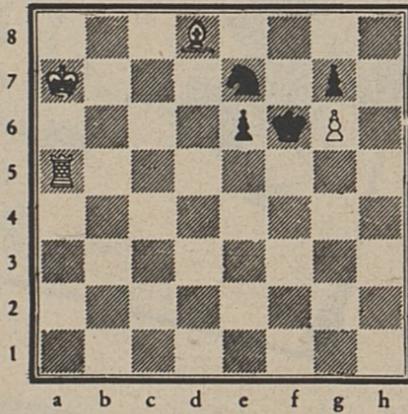
Versements d'indemnités aux abonnés avec assurance de « L'ILLUSTRÉ »

- Circulant en vélo**
M. A. M. fut renversé par une auto. Il succomba à ses blessures. **fr. 5100.-**
- Entré en contact avec le courant à haute tension**
M. E. G. fut si grièvement atteint qu'il ne put survivre à ses blessures. **fr. 5100.-**
- Une infection**
terrassa notre abonné M. E. W. qui s'était blessé à un doigt alors qu'il était au service militaire. **fr. 3500.-**
- Penchée à une fenêtre**
la petite Renée, 2 ans, perdit l'équilibre. On ne releva qu'un cadavre. **fr. 1000.-**
- Un lourd camion**
atteignit le petit Maxime, 8 ans. Il ne survécut pas à ses graves blessures. **fr. 1000.-**
- Glissant sur un escalier**
la petite Aloisia, 8 ans, se fractura le crâne; elle succomba peu après. **fr. 1000.-**

ECHECS

PAR PAUL FREY

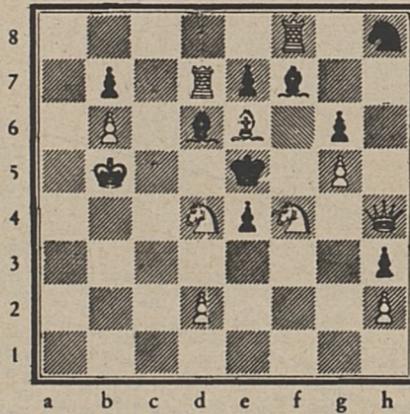
Problème No 275. — « Inédit ».
Roland Faillietaz, Lausanne.



Blancs : Ra7, Ta5, Fd8, Pg6 = 4.
Noirs : Rf6, C67, P66, g7 = 4.
Les noirs jouent et aident les blancs à faire mat le roi noir en trois coups.

Problème No 276.

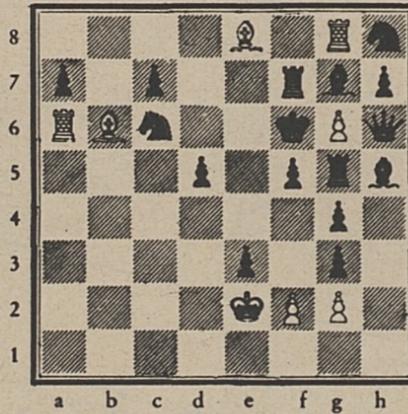
B. Bakay. - « Simay-Molnar Gedenkturnier ».



Blancs : Rb5, Dh4, Td7, f8, F66, Cd4, f4, Pb6, d2, g5, h2 = 11.
Noirs : R65, Fd6, f7, Ch8, Pb7, e4, e7, g6, h3 = 9.
Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Problème No 277.

D. H. Hersom. « Fairy Chess Review », 1943.



Blancs : R11, Ta6, g8, Fb6, e8, Pf2, g2, g6 = 8.
Noirs : Rf6, Dh6, Tf7, g5, Fg7, h5, Cc6, h8, Pa7, c7, d5, e3, f5, g3, g4, h7 = 16.
Les blancs jouent et font nulle en deux coups avec l'aide des noirs.

Pour saisir l'humour britannique que renferme le symbolique diagramme No 277, nous signalons à nos lecteurs qu'il vient d'être composé au lendemain de l'événement d'Italie du 25 juillet.

Problème No 278.

Samuel Loyd (1841-1911).

Seul le roi noir étant placé au centre d4 de l'échiquier vide, on demande de construire une position de mat à l'aide de deux tours et d'un cavalier. Sur quelles cases poster ces trois pièces blanches et où donc réside la difficulté de réaliser ce mat ?

Nous publierons le 30 septembre les solutions de ces quatre problèmes ainsi que les noms des solutionnistes qui, avant le 18 septembre à midi, auront envoyé des réponses justes à la Rédaction de « L'Illustré », à Zofingue.

Solutions.

Problème inédit No 271, de R. Faillietaz. Blancs : Rb3, F66, Cc7, Ph5 = 4. — Noirs : Rh7, Tc8, e8, Ff8, Pg5, g7 = 6. Les noirs

jouent et aident les blancs à faire mat en trois coups.

1. g7—g6, F66—f7; 2. Ff8—h6, Cc7—e6; 3. T68—h8, h5×g6 mat. Certains se demandent, tout en admirant la séquence des coups et leur engrenage logique, à quoi peut bien servir la Tc8 ? — A éviter la démolition 1. Ff8 joue *ad libitum*, h5—h6; 2. Rh7—h8, h6—h7; 3. T68—g8, h7×g8, fait D+, grâce à 4. Tc8×g8 ! De concert avec le parasite Pg5, cette 2me tour nous procure un jumeau :

Transposer la Tc8 dans l'angle « h8 », ôter les trois pièces Cc7, F66, T68 et l'énoncé demeure inchangé, voire même la clef. En effet, 1. g7—g6, h5—h6; 2. Ff8—g7, h6×g7; 3. Rh7—h6, g7×h8, fait dame et mat, un mat modèle, on ne saurait plus économique ! Nous présentons nos félicitations à l'auteur qui nous dédie encore le No 275 pour charmer nos loisirs et nous l'en remercions.

Problème No 272, d'H. Angeli. — Blancs : R61, Ta5, Fd4, f3, Ca3, Pc3 = 6. — Noirs : Rd3, Pd5, e6 = 3. Les blancs font mat en trois coups. Le premier coup est élégant et ne man-

que pas de surprendre : 1. Ta5—b5, e6—e5; 2. Tb5—b3, e5×d4, auto-obstruction en vue de 3. c3—c4 mat. Si 2. ..., e5—e4; 3. Ff3—e2 mat.

Jumeau. — Même énoncé avec R61 déplacé à c1; si bien qu'il ne garde plus la case e2. L'idée de l'auteur était 1. Ca3—c4, double sacrifice menaçant 2. Cc4—b2 (e5) mat; 1. ..., Rd3×c4; 2. Rc1—c2, procédé de strangulation, e6—e5; 3. Ff3—e2 mat. (Ff3×d5, dual). Ou bien, 1. ..., d5×c4; 2. Ta5—a2, e6—e5; 3. Ta2—d2 mat. Malheureusement, il s'y glisse une fâcheuse démolition 1. Ca3—c2, Rd3—c4; 2. Ff3—e2+, Rc4—b3; 3. Cc2—a1 mat. (Ta5—a3). De même après 1. ..., e6—e5; 2. Cc2—b4+ (ou e1+), Rd3—c4; 3. Ff3×d5 mat imprévu. Cela montre combien la réalisation des compositions jumelles est ardue.

Problème No 273, de J. Kohtz et C. Kockelkorn. — Blancs : Rg1, Fa1, Cf6, Ph6 = 4. — Noirs : Rh8, Ff3, Pg3 = 3. Les blancs jouent et font mat en cinq coups.

A première vue, le Fa1 peut donner le mat en g7 déjà au quatrième coup en se hâtant via

f8 suivant quatre tracés bien distincts : Fb2— a3, c3—b4, d4 c5 ou Fa1—e5—d6. Cette miniature en cinq coups cache une jolie conception stratégique mise en jeu par les noirs. Et trouver la bonne clef revient à chercher, à prévoir, cette idée de défense noire qui, une fois combattue, va nous retarder le mat d'un coup ! Supposons donc la clef 1. Fa1—? trouvée; la meilleure réplique sera... le coup critique 1. ..., Ff3—h1 ! suivi de 2. ..., g3—g2 !! paralysant le fou dans le coin, ce qui a pour effet : 3. Ff8 et pat ! Voici quelques essais d'éviter le piège tendu : 3. Rg1—f2 (h2), g2—g1+; 4. R×g1; 5. Ff8; 6. Fg7 mat trop retardé. 1. ..., Ff3—h1; 2. Rg1×h1, g3—g2+; 3. Rh1—g1 ou ×g2, autre calamité de pat ! Ne pouvant empêcher 1. ..., Ff3—h1, les blancs doivent à tout prix abolir la tentative de le bloquer par le Pg2. L'unique ressource est donc la capture pure et simple de l'effronté petit pion noir : 1. Fa1—e5 ! Ff3—h1; 2. F65×g3, Fh1 joue désormais seul sur les cases blanches; 3. Fg3—d6; 4. Fd6—f8; 5. Ff8—g7 mat. C. q. f. d.

Problème inédit No 274, de P. Frey et d'après R. Faillietaz. — Blancs : Rb3, F66, Cc7 = 3. — Noirs : Rh7, Tc8, e8, Pg7 = 4. Mat aidé en trois coups.

Après quelques recherches, c'est l'étrange emplacement choisi par le roi blanc qui dévoile le sens limité du coup de clef des blancs, alors que le roi noir viendra à g8 : 1. T68—h8, F66—c4, deux coups critiques; 2. Tc8—f8, Cc7—d5, mise en place de batterie; 3. Rh7—g8, Cd5—f6++ et mat modèle.

Jumeau: Même énoncé après avoir déplacé la Tc8 à a7. Cette fois au lieu de f8, c'est h6 qui va être obstrué : 1. Ta7—a6, F66—f7, évacuation préliminaire; 2. Ta6—h6, Cc7—e6; 3. T68—h8, C66—g5 mat écho du précédent. Une étude originale qui avec l'initial diagramme No 271 se complètent admirablement.

Solutions justes.

Problèmes Nos 271, 272, 273 et 274 :

MM. Roland Faillietaz et Maurice Germain, Lausanne; Henri Jeannot, Monruz; Oscar Obrist, Neuchâtel; Eugène Péra, Echandens; T. Richard, Monthey; M. Marcel Kurz, Genève, et Max Benninger, En campagne.

Nos 271, 272, 273 : M. Marius Chollet, Versoix.

Nos 272, 273 : M. Jean Moser, La Sarraz.

CYMA-TAVANNES

Etanche, parechocs, antimagnétique



Demandez le nouveau catalogue 44 à Tavannes Watch Co., La Chaux-de-Fonds



Depuis Fr. 81.50 Chez le bon hortogér

Bonne Cure =
Joie-Santé

Bex Hôtel des Salines

Rhumatismes, polyarthrite, névrite et phlébite, maladies des femmes et cardiaques, tension artérielle élevée.

Disentis-les-Bains Ct. des Grisons 1200 m. s. m.

« DISENTISERHOF » 100 lits

Source radio-active la plus forte de la Suisse. Excellentes cures, belles vacances, tout le confort. Téléphone 1.

Rheinfelden Hôtel des Salines
3 Rois

Bon contre le rhumatisme, la goutte, les maladies de femme et les maladies de cœur.

A. Spiegelhalter.



Blessé

LE COMITÉ INTERNATIONAL DE LA
CROIX-ROUGE LEUR PORTE SECOURS!
COMpte de chèques postaux 1777 GENÈVE

La NOUVELLE
hygiène pour les dentiers

Cette nouvelle méthode consiste en un traitement régulier avec du Stera-Kleen. Laissez votre dentier dans une solution de Stera-Kleen pendant 20 minutes, ou pendant la nuit. Ensuite, rincez-le. Toutes les taches auront disparu. Les dents sont de nouveau brillantes et d'une éclatante blancheur. Les plaques ont retrouvé leur couleur naturelle, et votre dentier paraît comme neuf, sans tache et propre jusqu'en ses plus petits recoins. En vente dans toutes les pharmacies et drogueries.

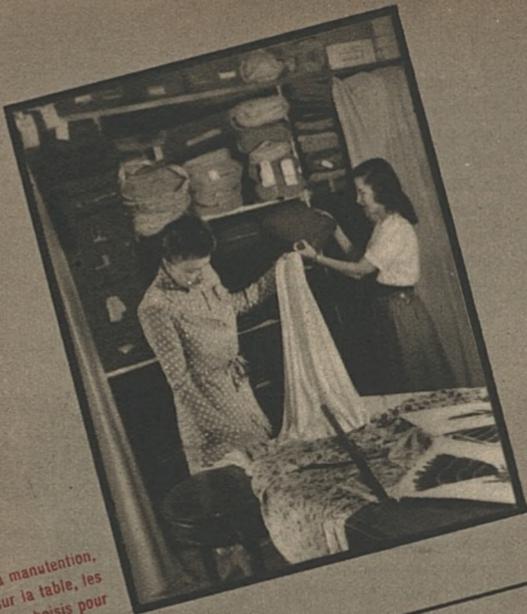
Petit modèle : fr. 1.80
Grand modèle fr. 2.80

Stera-Kleen

nettoie et stérilise le dentier

REPRÉSENTANT GÉNÉRAL
F. UHLMANN-EYRAUD S.A.,
GENÈVE-ZURICH





A la manutention, étalées sur la table, les tissus sont choisis pour le modèle en préparation

AUTOUR DE LA QUINZAINE DE L'ÉLÉGANCE NAISSANCE D'UNE ROBE



L'atelier a toujours ses chansons et, au rythme de la machine à coudre, les refrains s'envolent tantôt joyeux, tantôt langoureux



Dessins, figurines, et l'inspiration, le modèle est combiné. Une fois le métrage calculé, la pièce de tissu va passer dans les mains de la « première »

Quand on voit passer, dans une soirée, au théâtre ou au bal, une femme vêtue d'une robe parfaite de distinction et d'élégance, à moins qu'on ne soit un professionnel de la partie ou... une femme, on est assez porté à croire qu'elle n'a pas dû coûter beaucoup de temps et de travail. Cela n'a rien d'étonnant. Plus une œuvre humaine, qu'elle sorte du cerveau d'un écrivain ou des mains d'un artisan, suscite d'admiration, plus il semble que sa création n'a coûté que quelques jours, voire quelques heures. Mais les initiés ne s'y trompent pas et savent bien qu'on n'arrive pas du même coup à la simplicité et à la beauté sans beaucoup d'effort et de travail. Une robe? Ce n'est, en somme, qu'un peu de tissu arrangé et ajusté avec art. Mais on reste confondu quand on sait ce qu'elle demande de recherches, de réflexions, de tâtonnements, d'échecs, parfois. Et l'on ignore trop que toute une troupe, de la directrice de la maison jusqu'à l'humble cousette, s'affaire autour de cette création d'une saison qui ne vit, en somme, que quelques heures par soir. Actuellement, étant donné sa rareté, c'est plutôt le tissu qui conditionne le choix. La clientèle cherche surtout la belle matière, solide et durable. C'est donc en déroulant tout d'abord une pièce de tissu que la directrice cherchera l'inspiration. Puis, l'idée étant là, elle aura des entretiens avec sa dessinatrice et sa première — qui état-major où chacun donne son avis, des essayages — tres. La décision prise, la robe dessinée, la première — s'occupera de la coupe et, plus tard, des accessoires : fil, donne ses instructions à la manutentionnaire aura fourni à part le tissu, bien entendu — tous les accessoires : fil, rubans, garnitures, etc. — Mais ce qu'il importe de dire, c'est que la mode actuelle, dans notre pays, est devenue vraiment suisse. Le temps n'est pas loin où les directrices des maisons de couture pouvaient — et dans une certaine mesure devaient — suivre le courant qui venait de Paris. C'était évidemment un peu plus facile. Maintenant que la malice des temps a tari pour un temps cette source d'inspiration, les maisons de couture suisses, et spécialement celles de Genève, puisque cette ville est devenue un vrai centre de la mode et de l'élégance, doivent se fier à leur propre inspiration. On a vu que les résultats sont loin d'être négligeables, et certains chroniqueurs de mode venus de France — j'en ai eu la preuve — ne cachent pas leur admiration pour les créations de la mode suisse. Et puisqu'on ne peut guère écrire un article de ce genre sans donner une idée des tendances actuelles, sans rendre dans les tissus. Ce qui n'est pas, évidemment, sans rendre plus difficile encore la tâche de ces créatrices de beauté que sont les directrices, dessinatrices et premières des maisons de haute-couture. Car on sait bien que ce qui est classique est simple et que la simplicité, en art comme en artisanat, est ce qu'il y a de plus difficile à réaliser. Une remarque encore. Notre pays, pour beaucoup d'être traqués et malheureux, est en passe de devenir le refuge des institutions humanitaires et pour beaucoup d'être du goût français... Mais nous n'aurions garde d'oublier dans cette brève esquisse de la vie d'une robe, les modes, la directrice, la dessinatrice et la première : les ouvrières, à une ouvrière habile, assistée d'une seconde main et d'une petite main. Six mains alertes et habiles qui, jour après jour, vont donner sa forme à cette création de l'esprit et du goût. Dans l'atelier plein de rires et de chansons, diligentes et rapides, les mininettes cousent parfois le dessin ne donne rien à l'exécution. Mais le jour où l'œuvre est terminée, le jour où elles savent que ces petites dont la garde-robe est parfois si simple. La satisfaction du devoir accompli, de l'effort couronné de succès, de la réussite... Et cela aussi, n'est-il pas vrai, valait d'être noté, en un temps comme celui où nous vivons...
Marcel DE CARLINI.



Avant de couper, la « première », avec les indications reçues, combine le modèle en drapant une toile épinglée sur le mannequin



Sitôt la toile remise à plat et épinglée sur le tissu, la coupeuse prépare le travail aux petites-mains, puis les ouvrières s'emparent de la robe, et le délicat travail se poursuit avec entrain



La robe achevée fait son entrée dans les salons. — Reportage en exclusivité de F. Bertrand, Genève, exécuté dans l'atelier de couture Wiegand, Genève



Travail minutieux et délicat, le coup de fer exige de l'attention





1



3



Photos
Freddy Bertrand
en exclusivité

2

CRÉATIONS GENEVOISES

1 « Au petit bonheur ». Robe en crêpe murela. Modèle Wiegandt. Chapeau avec nœud de rubans vert amande, garni de plumes multicolores. Modèle Reyne.

2 « Sous la lune... » Robe du soir en lamé argent, de ligne très sobre, avec drapé retenant l'ampleur du dos. Modèle Léon Fischer.

3 « Criquette ». Robe d'après-midi en crêpe romain. Modèle Wiegandt. Chapeau en panne noire garni de flancs de paradis. Modèle Reyne.

4 « Armenonville ». Chapeau de velours cerise avec plumes d'autruche noires. Modèle Reyne.



4



PANTALON

Fournitures: Laine « Ondina » - Aiguilles No 3, pour côtes No 2 1/2. Explication du dessin: 1re aiguille: 3 m. endroit, 1 maille sans la tricoter, toute l'aiguille. 2me aig.: envers. Répéter toujours ces deux aiguilles.

MARCHE DU TRAVAIL

Pour le devant: Monter 83 mailles et tricoter 17 aiguilles de côtes (1re aig.: 1 m. envers prise par derrière, 1 m. endroit; 2me aig.: 1 m. endr. prise par derrière, 1 m. env.), puis tricoter 46 aig. de dessin. Aiguille suivante 39 m., 1 augmentation, 5 m., 1 augmentation, 39 m. Répéter cette aiguille encore 11 fois en augmentant 1 m. de chaque côté des 5 m. du milieu toutes les 4 aig. (3 aig. entre), ce qui donne 12 augm. de chaque côté. A partir de la 81me aig., tricoter 22 aig. en laissant en attente 4 m. à la fin de chaque aiguille, ceci pour biaiser la jambe. Après ces 22 aig., on aura 44 m. en attente pour chaque jambe et 19 m. pour l'entre-jambe. Avec ces 19 m., tricoter 4 aig., arrêter les 19 m.

Pour le dos: Monter 83 m. et tricoter 17 aig. de côtes. Continuer à dessin et tricoter 52 m. Tourner le travail, tricoter 21 m., tourner le travail, tricoter 31 m., tourner le travail et tricoter 41 m. Reprendre 10 m. de plus à chaque fin d'aig. jusqu'à ce qu'on ait repris les 83 m., avec lesquelles on procède comme pour le devant. — Coudre l'entre-jambes, prendre les 44 m. en attente de chaque côté, relever les nœuds entre-jambes. On a 94 m., avec lesquelles on tricote 7 aig. de côtes. 8me aig., arrêter les mailles, faire les coutures de côté.

Pour la bretelle: Monter 11 m. et tricoter à côtes 35 cm. Aiguille suivante tricoter 3 m., lâcher 5 m., finir l'aiguille. Aiguille suivante augmenter 5 m. à la place des 5 m. lâchées. Puis diminuer 1 m. au commencement de chaque aiguille jusqu'à ce qu'il ne reste plus de mailles.

PULLOVER SANS MANCHES

Fournitures: 2 écheveaux laine fantaisie. Aiguilles No 2 1/2. — Point de côtes: 1 maille endroit, 1 m. envers. Point jarretière: toujours à l'endr. Point fantaisie: 2 m. endroit, 2 m. envers, contrariées toutes les 2 aig.

MARCHE DU TRAVAIL

Devant: Monter 66 mailles. Tricoter 21 aiguilles de côtes, continuer au point fantaisie. A la 1re aig., faire 1 augmentation toutes les 8 m. pour obtenir 74 m. A 18 cm. de hauteur totale, former les emmanchures. Arrêter de chaque côté une fois 4 m. et trois fois 1 m. Il reste 60 m. On est à l'encolure. Tricoter 26 m. Arrêter 8 m., tricoter 26 m. Avec les 26 m. d'un côté, tricoter en arrêtant côté encolure une fois 3 m. et quatre fois 1 m. Il reste 19 m. avec lesquelles on tricote jusqu'à une hauteur totale de 29 cm. Arrêter l'épaule en deux fois 6 m. et une fois 7 m. Finir le deuxième côté de même.

Dos: Se travailler comme le devant. Après les diminutions d'emmanchures, lorsqu'il reste 60 m. à tricoter jusqu'à une hauteur totale de 28 cm., former l'encolure en tricotant 21 m. Arrêter 18 m., tricoter 21 m., tricoter 4 aig. en arrêtant 1 m. côté encolure toutes les 2 aig. Avec les 19 m. qui restent, arrêter l'épaule comme pour le devant. Finir 2me côté de même. Bande encolure: Se tricote au point jarretière. Monter 9 m. Tricoter 1 aig. 2me aig.: tricoter 5 m., revenir sur ces 5 m. 4me aig.: tricoter 9 m., revenir sur ces 9 m., reprendre à la 2me aig. Tricoter ainsi 360 aig. (180 tours). Compter sur la partie la plus large, et 180 aig. (90 tours), compter sur la partie la plus étroite. Arrêter les mailles. Bande emmanchure: Monter 3 m. tricoter au point jarretière une bande de la longueur de l'emmanchure. Arrêter les mailles. Faire les coutures d'épaules et sous-bras. Coudre la bande d'encolure et celles des emmanchures au surjet.

Modèles « La Frileuse », Genève • Photos Freddy Bertrand

POUR
Michel

JAQUETTE

Fournitures: Laine « Ondina » - Aiguilles No 3, pour côtes No 2 1/2. Explications du point: 1re aiguille: 3 m. endroit, 1 m. sans la tricoter. Répéter ces 4 m. jusqu'à la fin de l'aiguille. 2me aiguille: envers. Répéter toujours ces 2 aiguilles.

MARCHE DU TRAVAIL

Pour le dos: Monter 87 m. et tricoter l'aiguille envers, puis 70 aig. de dessin. On est à l'emmanchure. Aiguille suivante lâcher 4 m., finir l'aiguille. Aiguille suivante lâcher 4 m., finir l'aiguille. Puis 8 aiguilles en diminution 1 m. au commencement et 1 m. à la fin de l'aiguille toutes les 2 aiguilles (1 aiguille entre). Avec les 71 m. qui restent tricoter 36 aiguilles. Puis 4 aig. en lâchant 11 m. au commencement de chaque aiguille. Lâcher les mailles.

Pour le devant: Monter 23 m. et tricoter 1 aiguille env., continuer à dessin et tricoter 20 aiguilles en augmentant 2 m. à la fin de l'aiguille toutes les 2 aig. (1 aiguille entre). Avec les 43 m. obtenues tricoter 2 aiguilles. On est à la poche. Aiguille suiv. tricoter 8 m., lâcher 19 m., finir l'aig., laisser ces mailles sur une autre aiguille. Pour l'intérieur de la poche monter 19 m., tricoter 1 aiguille envers, 17 aig. de dessin. Reprendre le devant, tricoter les 16 m. du devant, les 19 m. de l'intérieur de la poche et les 8 m. de côté. Avec les 43 m. obtenues tricoter 48 aiguilles. On est à l'emmanchure. Aiguille suivante lâcher 4 m., finir l'aig. Tricoter 1 aiguille. Puis 8 aig. en dim. 1 m. au commencement de l'aiguille (côté emmanchure) toutes les 2 aig. (1 aiguille entre). Avec les 35 m. qui restent tricoter 13 aiguilles. On est à l'encolure. Aiguille suivante lâcher 6 m., finir l'aiguille. Puis 14 aig. en dim. 1 m. à la fin de l'aiguille (côté encolure) toutes les 2 aiguilles (1 aig. entre). Avec les 22 m. qui restent tricoter 8 aig. Aiguille suivante lâcher 11 m. (côté em.) finir l'aig. Tricoter 1 aig. Lâcher les mailles.

Pour l'autre devant procéder de la même manière, mais en faisant l'arrondi et les diminutions d'encolure au commencement de l'aiguille et les diminutions d'emmanchures à la fin de l'aiguille.

Pour la manche: Monter 51 m. et tricoter 1 aig. env., puis 20 aig. de dessin. Aiguille suivante aug. 1 m. au ct. et 1 m. à la fin de l'aig. toutes les 14 aig. (13 aig. entre) jusqu'à 61 m. On est à l'em. Aig. suiv. lâcher 4 m., finir l'aig. Aig. suiv. lâcher 4 m., finir l'aig. Puis dim. 1 m. au ct. et 1 m. à la fin de l'aig. toutes les 2 aig. (1 aig. entre) jusqu'à 29 m. Puis 8 aig. en lâchant 2 m. au ct. de chaque aig. Lâcher les m. Faire l'autre manche pareille. Pour la garniture de poche monter 7 m. et tricoter à côtes torses (1re aig.: 1 m. end. prise par derrière, 1 m. env. 2me aig.: 1 m. env. prise par derrière 1 m. end.) 26 aiguilles. Lâcher les m. Pour le bas de la manche monter 7 m. et tricoter 70 aig. de côtes. Lâcher les m., monter 7 m. et tricoter à côtes une bande de la longueur du tour de la jaquette sauf l'encolure. Lâcher les mailles. Monter à nouveau 11 mailles et tricoter une bande longueur de l'encolure. Lâcher les m. Coudre les côtés, les épaules, les manches et les bandes de garnitures. Coudre 2 boutons à l'encolure.



Reproduction interdite pour les maisons de tricot concurrentes.

EN TOUTE CONFIANCE

GRAPHOLOGIE. Quelques lignes d'écriture et une signature : cela suffit au graphologue de « L'Illustré » pour faire une analyse brève, mais précise, et vous aider à voir plus clair en vous... ou en ceux qui vous intéressent. Tout document (une demi-page au moins) doit être écrit à l'encre, sur papier non ligné, et être signé. Indiquer aussi l'âge, le sexe, l'adresse de l'expéditeur, un pseudonyme et joindre à l'envoi 3 francs en timbres-poste par esquisse demandée. Pour un portrait plus détaillé 5 francs. Pour une étude complète 20 francs (dans ce dernier cas, envoyer plusieurs documents). Adresser la correspondance à la rédaction de « L'Illustré », service graphologique, Zofingue.

G-587. « Jeanne Curieuse 1943 ». — Vous semblez dire, chère lectrice, qu'entre vous et vos frères et sœurs, il n'y a pas toujours communion d'idées ? Je crois que cela sera plus exact si vous avouez tout franchement que vous êtes un peu comme chiens et chats. Je ne connais pas le caractère des 3 autres « enfants ayant passé la quarantaine » ; mais le vôtre est tout simplement détestable ! A propos de tout et de rien, vous trouvez matière à chicane. Même en accomplissant votre tâche quotidienne et votre devoir — car vous savez l'accomplir — vous gardez un air maussade qui ne vous va pas du tout et, croyez-moi, vous vieillit

de dix ans ; enfin, ceci vous regarde. Ce qui est plus grave, par contre, c'est que vous ne ratez pas une occasion de dire une petite méchanceté — ou une plus grosse — sur le voisin ou la voisine. Votre langue n'est peut-être pas encore fourchée mais bigrement pointue... Et qu'arrive-t-il ? Vous êtes — sans vouloir l'avouer — la première à en subir les conséquences. On vous sent mécontente, en train de tourner à l'aigre, vous entêtant à ne pas voir que vous êtes pour le moins aussi fautive que vos proches. Voyez-vous, chère lectrice : il ne suffit pas d'être franche, pour se croire quitte envers les autres. Encore faut-il que cette franchise soit employée avec modération, prudence, tact et bienveillance, vertus que vous ne possédez qu'à un degré très atténué... Réfléchissez calmement à tout cela ; et aussi, soignez votre santé.

G-595. « Autonne ». — Approcher de la soixantaine et vouloir vous corriger, cela vous honore. Vous appelez l'ensemble de vos défauts « un fardeau », et vous me demandez s'il va falloir vous résigner à le porter ? Eh ! bien, non, chère lectrice ; à condition que vous croyiez à ce que je vous dis. Première erreur de votre part, la plus lourde peut-être : c'est que vous vous imaginez être très ouverte. Non, vous êtes très expansive, ce qui n'est pas la même chose. Il vous a toujours été difficile de vous contenir, et surtout de vous taire. Vous êtes un de ces caractères trop extériorisés, dont les élans — souvent inconsidérés — sont pris par vous pour de la franchise, par les autres

pour de l'indiscrétion. Dire à chacun son fait n'est pas, si l'on veut s'attirer la sympathie, de bonne politique, surtout lorsque, comme cela vous arrive, on n'y met pas toujours de la bienveillance. De tout cela, vous en avez l'intuition, vous tâchez de réagir, mais vous le faites à contre-sens. N'arrivant pas à vous maîtriser — car la force de caractère vous manque — vous n'exprimez souvent que vos critiques ou votre mécontentement (même injustifiés) sans en faire connaître les mobiles. Et voilà, chère lectrice, où la franchise côtoie la dissimulation ; voilà aussi pourquoi l'on vous dit adroite. Dans tout cela il entre beaucoup de vanité ; elle est même la clé du problème. Si vous arriviez à vous rendre compte du peu que nous sommes, de l'enfantillage qu'il y a à vouloir jouer un rôle, vous perdriez bien vite l'envie de le jouer. Votre âge, bien qu'il ne soit pas encore canonique, permettrait de supposer que vous êtes assez grande pour le comprendre...

G-606. « Cunctator ». — Vous êtes, mon cher ami, certainement un bon garçon, plein de vie, plein d'entrain, rempli aussi de bonnes intentions. La volonté ne vous fait pas défaut. Mais vous n'avez pas d'idéal, vous n'avez pas d'ambition, bien que vous vous imaginez en avoir. Votre seule ambition, ce serait de gagner beaucoup d'argent. Non parce que vous êtes égoïste, mais parce que vous vivez essentiellement sous le signe de la matière. Votre tempérament sanguin, vos instincts, votre sensualité, votre désir de bien-être vous poussent à la fois vers le moindre effort, et vers

tout ce qui vous permettrait de gagner ce bien-être et de satisfaire vos goûts. On ne peut pas dire que vous êtes paresseux ; mais vous employez mal vos capacités. Si vous saviez — ou si vous aviez su au bon moment — prendre des décisions et des responsabilités, vous auriez pu trouver dans le commerce, par exemple, un champ d'activité plus vaste, et ne seriez pas obligé de dire : « je ne suis qu'un employé ». — D'ailleurs il n'est pas trop tard pour changer de route. Vous avez des forces et une vitalité suffisantes pour ne pas vous contenter d'une place qui ne vous permet de les utiliser qu'imparfaitement. Mais méfiez-vous de votre tempérament qui, si vous n'y prenez garde, pourrait vous faire oublier qu'il y a dans la vie autre chose que les jouissances matérielles. Visez plus haut, et efforcez-vous d'atteindre ce but.

G-608. « Territet ». — Bonne nature, qui aurait tout pour être spontanée, et qui se donne beaucoup de peine pour se montrer franche et sincère. Vous avez un terrible besoin de vous épancher et de vous confier, de dire et de faire sentir ce qui se passe ou ne se passe pas en vous. D'ailleurs très sensible et affectueuse, bonne, désireuse de manifester et exercer votre sociabilité, vous le faites d'une manière touchante, maladroitement, trop appuyée même, jusqu'à en être parfois fatigante. Ce qui

vous manque, c'est l'ordre en vous, la pondération, les moments de réflexion calme. Mais, réfléchissez-vous souvent ? Je ne le crois pas. « Vous avez par trop le besoin de bouger, de vous agiter, de faire « quelque chose » ; et vous y mettez tout votre cœur. Mais il y a dans cette agitation un peu factice comme un besoin de vous étourdir qui cacherait, dirait-on, un regret, un sentiment de votre propre faiblesse en face de votre destinée ; le sens du devoir vous soutient. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver dans votre écriture une alternance de franchise et de repliements, d'enthousiasme et de découragements, qui sont comme le rythme accompagnant votre vie, faite d'un idéal inassouvi.

COURRIER

Sous cette rubrique, nous répondons aux questions d'ordre psychologique ou sentimental. La demande doit être rédigée avec clarté, simplicité (maximum deux pages), porter la signature et l'adresse et être accompagnée d'un pseudonyme. Ajouter sur l'enveloppe « En toute confiance ». Joindre 20 cts pour frais de port en cas de réponse directe. Le service « En toute confiance » est gratuit. Pour les demandes de renseignements exigeant une réponse détaillée et nécessitant des recherches (établissement s'adaptant à un cas particulier, ouvrages spéciaux, enquêtes, etc.), prière de joindre à l'envoi 3 francs en timbres-poste. — Adresser la correspondance à la Rédaction de « L'Illustré », à Zofingue.

C-174bis. « Aux désespérés ». — Tant de jeunes gens ou jeunes filles m'ont écrit déjà des lettres où ils me confient leurs angoisses et me clament leur désespoir, que je voudrais ici leur répondre à tous, puisqu'il s'agit du même problème d'ordre sentimental. Il est des amourettes qui n'ont pas de lendemain. Il y en a d'autres qui sont sérieuses et ne méritent alors plus ce nom, quand le lien qui vous attache l'un à l'autre s'appelle, sans qu'on puisse s'y tromper : amour. Mais il y a tant de cas aussi où l'on s'imagine, naïvement et dangereusement, que c'est le « grand amour », où l'on se persuade que l'on aime et que l'on est aimé pour la vie, où l'on considère comme un drame tout ce qui s'oppose, souvent avec de sérieuses raisons, à cet amour qui n'est pas sérieux. Je voudrais vous mettre en garde ici, jeunes gens, mes amis, contre ces emballlements, ces entêtements, ces faiblesses, ces serments dans lesquels vous croyez mettre beaucoup de noblesse et de courage et qui ne sont que folle imprudence. Je voudrais vous conseiller surtout de voir dans les obstacles qui se dressent sur votre route — parents qui s'opposent, par exemple, à une « fréquentation » — non pas toujours une injustice contre laquelle vous devez vous dresser, mais plus souvent un avertissement, comme la pierre de touche de la valeur et de la sincérité de votre affection. Si l'amour est fort, pur de tout ce qui pourrait le rendre douteux, il saura bien vaincre tous les obstacles. S'il n'est qu'imagination, sentimentalité maladive, faiblesse, soyez reconnaissants qu'on vous en avertisse. Dans l'un comme dans l'autre des cas, ne vous désespérez pas. Le désespoir n'est une solution que pour les faibles. Les jeunes, plus que tout autre, doivent savoir être forts, ou accepter les conseils de ceux qui le sont.

*

C-175. « Mme G. à Genève ». — Il semble, en effet, qu'avec un loyer mensuel de fr. 50.— et la jouissance d'un jardin potager, vous devriez pouvoir vous en tirer avec une somme de fr. 600.— par mois pour 4 personnes ; surtout si comme vous le dites, vous savez vivre modestement. La grandeur de votre jardin potager et la manière dont vous le cultivez sont pour beaucoup dans l'établissement de votre budget. Il m'est donc difficile, ne sachant pas ce qu'il vous rapporte, de vous conseiller exactement. Mais avec 50 mètres carrés de terrain déjà (et je suppose que vous disposez d'au moins de cela) l'on peut fournir en légumes la table pour 4 personnes. En évitant encore d'acheter des marchandises coûteuses, sous le prétexte très fréquent actuellement, qu'il faut bien employer les coupons, le poste « alimentation » de votre budget pourrait s'établir sur la base de fr. 10.— ou 12.— par jour ; ceci ne comprenant, bien entendu, que les produits alimentaires. Cette somme pourra être réduite ou augmentée suivant le rapport de votre petit jardin. Essayez de rétablir votre budget de cette manière ; mais tenez une comptabilité claire, simple et exacte des dépenses qui, à la fin de chaque mois, vous permettra de rectifier les erreurs éventuellement commises et de prendre, pour le mois suivant, les décisions qui s'imposent.

BULLES DE SAVON

Quand j'étais gosse — il y a quelques années — une de mes distractions favorites était de faire des bulles de savon. Vous n'en avez jamais fait ? Quelle erreur, et quelle lacune dans votre culture générale ! C'est passionnant ! On prend un brin de paille dont on fend en croix l'un des bouts, ou une pipe de terre blanche ; on en trempe l'extrémité dans une eau savonneuse, et l'on souffle par l'autre bout. C'est à ce moment précis que commence le miracle. Une petite bulle d'abord se forme, insignifiante, lourde, dégoulinante d'eau trouble. Mais on sait qu'en soufflant cela va changer. Et l'on souffle. La bulle grossit à vue d'œil, perdant rapidement son aspect de petit bourgeois ventru et terne. Elle est solide encore, relativement ; et si, d'un geste mesuré, on la libère de son support, elle s'envole vers les destinées, oh ! pas très lointaines, mais dont la courbe nous enchante. Le plus souvent nous ne faisons pas ce geste qui la délivrerait et lui permettrait son vol éphémère. Car nous savons que c'est là que se produit le miracle ; miracle qui débute en beauté et finit en catastrophe... Je me souviens encore de l'angoisse délicate avec laquelle je continuais de souffler pour voir naître sur la mince paroi huileuse des couleurs très tendres d'abord, irisées, mouvantes, qui, à mesure que grossissait la bulle, devenaient plus belles, plus vives, plus chaudes, plus éclatantes. Je me souviens de l'état fébrile dans lequel me plongeait cette anxieuse jouissance d'une beauté toujours plus belle, de couleurs toujours plus flamboyantes. Et pan ! éclatait la bulle... A l'instant où, l'instant d'avant il y avait toutes les richesses du monde, plus rien... Le néant... Je pense souvent à ces bulles, qui sont plus qu'un symbole, qui sont l'exacte la merveilleuse et affligeante image de tant d'expériences humaines. J'y songeais dernièrement encore, quand après tant d'autres, un homme à la réputation chatoyante, d'un instant à l'autre, s'est éclipsé du monde... Plus rien... Le néant... Eh ! oui les mille couleurs brillantes dont vous parent le succès, l'ambition, l'audace et la gloire sont d'autant plus fragiles qu'elles sont plus belles. Le Bonhomme La Fontaine nous le disait déjà, en nous contant l'histoire de la grenouille et du bœuf : « Y suis-je, ma sœur ? Point encore... ! » Elle s'enfla si bien qu'elle creva.

Le plus fort de l'histoire — celle de la grenouille ou celle des bulles — c'est que nous sommes, révérence parler, indécrottables ! Chacun de nous se croit plus malin que les autres, capable d'augmenter sans risque, en surface et en volume ; cherchant à épater son entourage — famille, amis ou empire — en se donnant des airs, en faisant de grands gestes, en hurlant très fort ; en construisant avec les matériaux dont il dispose une façade d'autant plus mince et fragile qu'il la veut haute, large et imposante. Mais, à la fin, au moment même où elle va toucher au ciel ou à l'enfer (cela dépend du goût de chacun) pan ! plus rien... Le néant !

*

Je voudrais vous proposer quelque chose : essayez-vous donc, sur un modeste tabouret, ou dans un coin solitaire de votre jardin, à l'abri des regards indiscrets. Avec, sur vos genoux, une petite écuelle, entre vos doigts une pipe de terre blanche, refaites quelques bulles de savon. Vous verrez, c'est très instructif.

DALZAC.

Chiffons

SSE



-TU VOIS, CHERI, CETTE ROBE IRAIT SI BIEN AVEC MES GANTS!



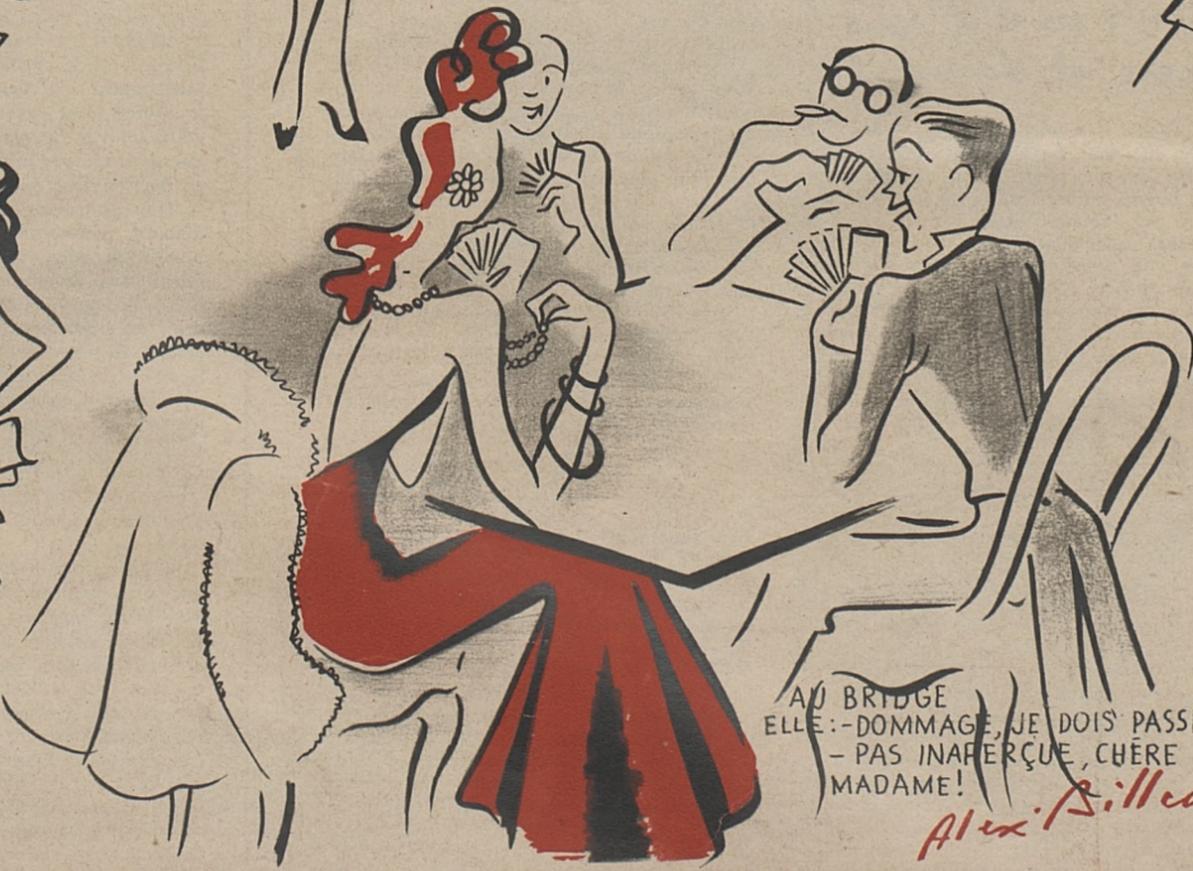
AU TEMPS DES CAVERNES
-ZUT, ENCORE UN MANTEAU DE FOURRURE!



AU PESAGE
LE CHEVAL :- ET DIRE QUE JE CROYAIS QU'ILS VENAIENT POUR MOI!



S.C.F.
- VOUS COMPRENEZ, MON COLONEL, JE SUIS „SWING“.



AU BRIDGE
ELLE :- DOMMAGE, JE DOIS PASSER...
- PAS INAPERÇUE, CHÈRE MADAME!

Alex. Billera